



FUNDAÇÃO PEDRO CALMON

CHAPITRE II
LES TOURS DE SABLE

A - Les maîtres de la ville

La nouvelle ville de la fin du XVII^e siècle montre un système socio-économique fort différent de celui qui s'est conservé au fond de la baie¹. A l'intérieur, les hiérarchies sont toujours fondées directement sur une chaîne agro-industrielle, où la place de chacun était indissolublement liée à sa position dans une division sociale du travail. En ville, par contre, il s'est donc développé une tête puissante, autre que celle des senhores de engenho. Elle se place au même niveau que les notables, partenaires indispensables qui maintenant monopolisent l'exportation sucrière. Ces nouveaux notables sont pas tout à fait attelés aux destins du sucre, puisqu'ils se tournent aussi vers d'autres affaires. La multiplicité et la diversité des activités qui composent l'économie urbaine mènent à la multiplicité des hiérarchies.

Malgré une éventuelle proximité des niveaux de revenus, ce qui pourraient placer certains groupes au même échelon, l'attelage de chacun d'eux à des chaînes et filets différents les obligeaient à des comportements sociaux et politiques au moins conflictuels². Ainsi la ville devient l'espace de la cohabitation conflictuelle de sous-systèmes hiérarchiques dont les têtes seront les senhores de engenho, les négociants, les trafiquants d'esclaves et les hauts magistrats du roi. Tout au long d'un siècle et demi, les intérêts économiques spécifiques de chacun de ces groupes les opposeront fort souvent les uns aux autres. La paix sociale ne tiendra que grâce à l'intervention d'un état absolu qui imposera des règles de convivialité et qui jugera les conflits.

Pour saisir mieux encore la signification des différences qui s'accroissent tout au long du XVIII^e siècle entre un système hiérarchique urbain et l'autre organisation

sociale du fond de la baie, il faut y chercher la genèse d'une probable coupure nationale entre ceux qui se croyaient de vrais Portugais et ceux qui, vivant sous l'empire Portugais, ne savaient pas encore qu'ils ne pouvaient plus porter son drapeau.

Les critères les plus courants d'identification nationale ne pouvaient pas être appliqués pour faire des distinctions du genre: vainqueurs et vaincus, ou catholiques et non catholiques, lusophones et castillans, ou encore Blancs et Noirs, puisque tous étaient des propriétaires d'esclaves³. De plus, ce qui ne favorise pas les distinctions très marquées, c'est que les frontières entre les uns et les autres sont suffisamment floues, surtout à cause des relations familiales. Toutefois, il finit par se manifester un sentiment de rejet mutuel, qui ne fait que s'approfondir tout au long d'un siècle et demi de cohabitation conflictuelle, pour prendre la forme de la distinction entre les Portugais métropolitains et leur contrefaçon sous-équatoriale.

Dans les premières années du XIXe siècle, le témoignage du refus des hommes de la plage à l'égard de ceux qui avaient leurs pieds plantés au fond de la baie devient éloquent. Leur dessinateur est un ami du prince, Luis dos Santos VILHENA. En 1802 cet ancien soldat, devenu professeur de grec est affecté pour 6 ans à l'enseignement public à Bahia. Il envoie au ministre d'Etat, le comte de Linhares, un oeuvre dédiée au prince D. João⁴. Cet obscur fonctionnaire s'est donné le travail de rédiger en 20 lettres, un mémoire des plus détaillés sur la capitainerie de Bahia et sur le Brésil colonial⁵. Il veut informer le prince de l'état de ses domaines, de la situation de sa ville et de la vie de ses sujets. Placé dans la position d'un fidèle serviteur de l'Etat absolu, un Portugais en service outre-mer qui regarde un pays sinon étranger, au moins étrange, il

essaie de rendre compte à son souverain des problèmes qu'il remarque dans cette colonie et indique comment le pouvoir royal doit intervenir pour les corriger.

Dès son premier regard sur la société, il fait apparaître une coupure très nette entre les deux systèmes hiérarchiques, celui du fond de la baie et celui du port⁶. Le système hiérarchique auquel il appartient, il le présente organisé en corporations: le corps de la magistrature et des finances; la corporation ecclésiastique, la corporation militaire et le corps des commerçants. L'autre système hiérarchique, il le voit désorganisé: le peuple noble et le peuple mécanique. En bas de l'échelle il place les esclaves⁷.

Dans sa première lettre, il tient absolument à fixer son regard sur la tête sucrière de l'hydre de Bahia pour la démoraliser⁸. Ceux qui en ville se font passer pour nobles, il les voit tous bâtards ou bien anciens plébéiens enrichis qui cherchent l'anoblissement par l'ostentation, ou encore hauts gradés militaires corrompus et incompetents⁹. Par ces attaques, il cherche à démonter les deux critères d'anoblissement d'une élite locale: celui de la naissance et celui du mérite. Il reconnaît, par exemple, que quelques familles nobles sont passées au Brésil; là, elles se sont mélangées à d'abjects plébéiens, ce qui rend impossible l'établissement de généalogies acceptables. En ce qui concerne l'anoblissement par un mérite prouvé à l'intérieur de la hiérarchie militaire, il essaie de démontrer que ces notables de la colonie sont indignes de toute considération¹⁰. Il s'agit, toujours d'après lui, de gens incultes, sans aucune préparation intellectuelle spécifique pour le commandement militaire, sans aucune action personnelle de courage qui puisse leur donner crédit pour le respect des gens. De plus, ils sont incapables d'imposer une discipline aux soldats.

Dans la Lettre VII où il s'occupe de l'agro-industrie sucrière, et pour démontrer aussi l'incapacité de ces notables, il présente un profil des senhores de engenhos très chargé dans les teintes de l'ignorance, du traditionalisme, de la malhonnêteté et de la cruauté. Pour bien marquer leur caractère arriéré, il reprend tous les maillons de la chaîne pour y indiquer les pratiques et les innovations qui devraient être appliquées. Ainsi faisant, il s'efforce toujours de remarquer les contrastes entre, les pratiques traditionnelles bahianaises, et les expérimentations plus avancées du Portugal ou d'autres Européens.

Le professeur de grec se met alors à donner des leçons agronomiques très éclairées, très techniques: comment préparer la terre et l'enrichir à l'exemple de ce qui est fait en Alentejo ou dans le Minho; comment planter la canne d'après les méthodes anglaises; comment couper correctement la canne à sucre; comment la faire presser; comment faire le sucre. etc...¹¹.

L'important à retenir de ses critiques n'est pas l'aspect technique, puisque évidemment l'agro-industrie sucrière brésilienne était déjà dépassée sur ce terrain par l'agro-industrie antillaise. Ce qui saute aux yeux, dans une conjoncture d'expansion sucrière de la fin du XVIIIe et du début du XIXe, quand s'installe tout un climat de modernisation de la culture de la canne et des procédés de transformation du sucre, c'est qu'il crie pour que soient remplacés les notables qui sont à la tête de l'agro-industrie sucrière à Bahia.

En ce qui concerne les relations entretenues entre les "senhores de engenho" et les groupes subordonnés, soit hommes libres, soit esclaves, ses descriptions sont aussi fortes. Il porte en effet son attention vers la qualité des relations entre les "senhores d'engenho" et leurs fermiers qui plantent de la canne. Ces fermiers, toujours

obligés par contrat à livrer de la canne au moulin du propriétaire, sont très souvent l'objet de la tyrannie des maîtres de moulin. Il nous présente des cas dans lesquels le maître de moulin utilise son pouvoir pour léser les planteurs les plus faibles. Par exemple, dans les ruptures de contrats de fermage par le fermier, quand le maître de moulin n'est pas si puissant, normalement il ne paye pas suffisamment ce qu'il doit pour les améliorations faites dans la propriété. Mais, si par hasard, il s'agit d'un propriétaire puissant, il exercera une pression irrésistible sur son fermier: ou bien il ne prendra pas en compte la quantité du sucre de ses cannes, ou encore, il laissera de côté cette canne pour qu'elle devienne inutile à la production du sucre.

Dans les cas de figure où un "senhor de engenho" ne s'intéresse plus à son fermier, la procédure sera encore plus sommaire. Normalement, après avoir planté les pousses de canne, le fermier recevra l'avis que la terre sera cédée à un autre planteur et alors, il se sentira encore assez content si la semence lui est remboursée¹².

Un autre anneau de la chaîne sucrière à dénoncer sera la façon dont les maîtres du sucre traitent leurs esclaves. Un premier jugement portera sur l'irrationalité de l'usage économique de l'esclave. Il présentera donc au prince le portrait d'une entreprise sucrière fondée sur le gaspillage des ressources humaines, soit par l'utilisation d'un nombre excessif d'esclaves dans des fonctions inutiles, soit par la consommation prédatrice de la force de travail esclave¹³.

D'autre part, VILHENA dénonce l'extrême cruauté à l'égard de leurs esclaves de ceux qui veulent se faire passer pour nobles, cruauté qui n'est même pas comparable à celle qu'il imaginait pratiquée par les Maures. Ainsi, par la description détaillée de la façon dont les esclaves sont sous-alimentés, ou sont châtiés, il procède finalement à la disqualification morale d'une élite

coloniale incapable de tout exercice de gouvernement des hommes¹⁴.

La sévérité des jugements formulés par VILHENA dépasse largement les limites suscitées par l'opposition entre les intérêts économiques des commerçants et ceux des maîtres de moulin, ou encore les enjeux d'une compétition entre deux systèmes hiérarchiques concurrents. Ces critiques se situent dans le cadre d'un profond rejet culturel de la part d'agents éclairés et alliés du roi à l'égard de tous ceux qu'ils considéraient comme représentants d'un monde arriéré et violent¹⁵. VILHENA pousse à la caricature la description de cette grotesque imitation d'aristocratie:

"Voilà cher Philopone¹⁶, la description grossière mais fidèle des avoirs et de l'entourage de ceux qu'on appelle "Senhores de Engenho", d'ordinaire si arrogants, si assurés d'une vaine gloire, si convaincus que rien ne peut les rabaïsser; lorsqu'ils sont dans leurs terres, entourés de leurs esclaves, adulés par leurs fermiers, servis par leurs mulâtres et bien contents des chevaux de leur écurie. (...) Telle est la gloire des "Senhores de Engenho", et pour son plus grand éclat, ils possèdent des maisons en ville, à eux ou louées; il leur faut absolument des écuries, même s'ils n'ont pas de voitures à atteler: ils leur substituent des palanquins qu'ils ont tous dans lesquels ils se promènent accompagnés de leurs laquais mulâtres, habillés en uniforme.

C'est pour cela que je vous fais faire connaissance de la base d'un si somptueux édifice pour que vous puissiez vous faire un jugement sur sa stabilité¹⁷.

Le comptoir de la faim

Ce rapport serait vrai et complet si l'ami du prince avait voulu rapporter aussi les faiblesses et les défauts

de l'autre tour de sable édiflée en ville. Il se contente d'une courte description de la place de commerce de Bahia. Il indique l'existence d'une corporation de négociants de 164 membres, il constate que cette place est la plus active du Brésil, bien plus active que celles de Rio et de Pernambouc et il indique les marchandises d'exportation et d'importation les plus importantes et leurs marchés et l'origine avant la destination. Il proclame à son royal ami qu'il ne dira rien de plus à propos du commerce parce que lui manquent des connaissances précises. Cependant, le peu qu'il dit sur le commerce montre fort bien son attachement au groupe le mieux placé de la corporation commerciale. En passant, il réclame un action de la couronne pour mieux contrôler l'exercice du métier commercial puisque il y a ceux qui font le commerce avec les capitaux d'autres personnes, mais à qui il est pourtant interdit de le faire. Il s'adresse clairement aux "comissários", plus proches des "senhores de engenho" et accusés de représenter les intérêts des commerçants étrangers. C'est la seule remarque qu'il fait dans le sens d'un enfermement encore plus rigoureux des grands affaires dans les mailles d'une corporation bien lusitanisée¹⁸.

Ce qu'il ne peut pas cacher c'est l'isolement de cette classe commerciale par rapport à une population subordonnée.

Depuis le lointain XVIIe siècle, quand les besoins d'approvisionnement de la ville-port avaient déjà dépassé largement les capacités productives des petites plantations des alentours réservées aux cultures alimentaires, le problème de l'approvisionnement en produits alimentaires des habitants de la ville provoque une crise chronique de la vie urbaine.

Cette famine populaire avait sa source dans les deux goulots d'étranglement créés par les gens bien placés

dans les deux systèmes hiérarchiques. Le premier, qui concernait les "senhores de engenho", était l'oscillation de l'offre de produits agricoles de consommation interne, surtout de la farine de manioc, résultant des oscillations du prix international du sucre, dans la mesure où l'augmentation de la demande de ce produit stimulait davantage l'occupation intensive des terres du Recôncavo en dépit des surfaces utilisées dans la production alimentaire¹⁹. Par ailleurs ce côté du problème, n'était pas le plus visible pour la population urbaine. Ce que tous voyaient c'était l'autre côté du problème, l'exercice du monopole de l'importation des denrées alimentaires de l'extérieur et de l'intérieur exercé par les grands négociants portugais et le contrôle de leur vente au détail par une foule de petits commerçants, dans sa large majorité portugais²⁰.

Ces commerçants, au delà de la spéculation pratiquée aux moments de crise saisonnière sur les produits alimentaires, pratiquaient aussi, habituellement, la spéculation sur les produits venus du royaume, ceux qui étaient l'objet d'un contrat d'exclusivité, comme le sel par exemple. Et il ne pouvaient pas faire autrement puisque ce commerce prédataire était au coeur d'un système colonial mercantiliste.

Cet ordre de problème, VILHENA le range parmi ceux qui touchent le manque de gouvernement économique de la ville et qui dépendent plutôt de la responsabilité de l'état que de celle d'une corporation commerciale. Il ne voit pas la violence de la faim imposée au peuple de la ville avec la même sensibilité qu'il perçoit la violence de la faim imposée aux esclaves par les maîtres de moulin. La question est toujours présentée comme source de désordre public²¹. Ce différend insurmontable entre la classe commerciale et le peuple de l'urbs empêchera toute alliance avec les populations urbaines de tous rangs. Cette corporation de négociants, si riche, si influente

sur la couronne, placée en haut de la hiérarchie sociale urbaine, sera incapable de développer des rapports de subordination avec un groupe plus élargi que celui formé par ses propres "caixeiros". En fait, ils resteront tout le temps des étrangers dans la ville²².

L'ordre et le désordre

Un autre ordre de problème auquel VILHENA ne peut pas échapper est le désordre urbain. D'ailleurs les voyageurs de son époque et même des historiens d'aujourd'hui, se laissent impressionner par le va-et-vient désordonné du peuple de Bahia²³. Vilhena laisse entrevoir son étonnement devant des disputes pour une cruche d'eau à une fontaine publique, il est encore étourdi par le brouhaha des vendeuses de petits gâteaux et il ne cache pas la peur que lui inspirent tant de Noirs dans les rues.

Au delà des images fragmentaires, ce correspondant du prince donne une image de ce qu'il considère comme désordre urbain, c'est à dire l'incapacité de l'état à contenir dans des normes de comportement collectif une population fort nombreuse, par rapport aux équipements urbains disponibles, une population fort diverse et, à son gré, fort insoumise à des règles qui organisent une société hiérarchisée. Comment, alors, construit-il son concept d'ordre public? En bon fonctionnaire du roi qu'il était, son concept d'ordre public ne pouvait être autre que lié au respect quotidien de la part des subalternes à l'égard des critères hiérarchiques qui structurent une société coloniale: la couleur de la peau, la condition juridique de chacun, la fortune et la profession²⁴. A son étonnement, ce qu'il trouve à Salvador, c'est la priorité absolue de l'ordre privé qui rend impossible l'ordre public. En ce qui concerne les esclaves urbains, par exemple, il croyait souhaitable que tout esclave montre

J. P. B. ...
10/5/10
10/5/10

à n'importe quel homme blanc en public, la même obéissance que celle qu'il voue à son maître. Ce qu'il constate est justement le contraire, chaque esclave ne reconnaît que son propre maître et, de plus, adopte à l'égard des autres blancs de rang inférieur à son maître un égal mépris²⁵. Dans une ville qui avait cultivé un système hiérarchique polycéphale, tous les conflits et exclusions des sous-hiérarchies se reproduisaient d'en haut jusqu'à la base.

Cette hydre repose donc sur une Babel de gens de toutes couleurs qui s'entrechoquent dans la vie quotidienne²⁶. Pour maîtriser ce désordre Vilhena ne voit que l'action de l'état absolu. Ainsi, il s'efforcera de montrer à son puissant interlocuteur qu'il faut de toute urgence prendre en main le contrôle de la ville par l'adoption des mesures qu'il proposera.

Il voit d'abord le besoin de rendre plus homogène la population de Salvador par la simple prohibition de l'arrivée de nouveaux contingents d'Africains qu'il considère incapables de se soumettre de manière stable à l'ordre portugais²⁷. Il ne cache pas la peur que lui inspirent tous les noirs: peur de leur quantité, peur de leurs rassemblements sur la voie publique, peur de leur capacité de préservation de leur identité; peur de leur révolte. Il propose alors la substitution des travailleurs noirs par des blancs pauvres immigrés du Portugal.

Pour contrer la tendance à la surpopulation urbaine, il propose un grand projet de "rélocation" des populations et une vraie réforme économique: il faudrait, d'après lui, "desurbaniser" Salvador par l'expulsion massive d'une bonne partie de ses habitants vers des activités agricoles situées à l'intérieur des terres.

Il reconnaît finalement sans le vouloir que la ville créée pour répondre aux demandes de l'état absolu portugais et de la corporation des négociants est devenue une ville incontrôlable, une ville invivable. Si l'ordre du sucre était celui de l'arrogance et de la violence, l'ordre de la ville était celui de la faim et de la désorganisation.

B - Les cris de la cité

Vers la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle, ~~pour~~ cette ville atlantique était déjà pleine de "marotos" aventuriers; le port du trafic des esclaves était déjà plein d'africains en captivité, mais, avant tout, la ville de Bahia avait déjà produit un peuple, levier et résultat d'un processus de diversification des activités urbaines depuis trois siècles.

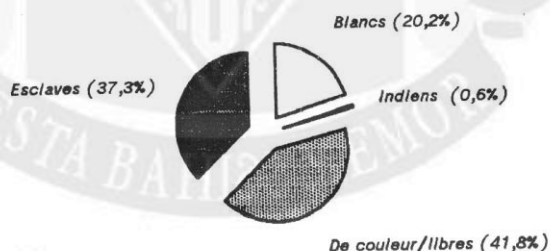
La croissance accélérée de cette population urbaine ne peut donc pas être réduite à la simple manifestation d'une tendance à une surpopulation relative, occurrence ordinaire dans les villes coloniales, surtout des villes portuaires²⁸.

Pour ne pas prendre notre ville coloniale pour n'importe quel bourg perdu au bord de l'Atlantique où se seraient entassés de grands contingents d'inutiles et d'oisifs, il faut y voir plutôt le résultat d'une longue période d'expansion qui a produit de nouvelles activités urbaines, occupant une main d'oeuvre fort souvent qualifiée et constituant une condition préalable et un levier pour le développement de l'économie urbaine²⁹. Il est vrai que cet espace urbain renfermait des contingents de population oisive³⁰ mais, pour ne pas brouiller les nuances, il faut la comprendre dans le cadre d'une

société hiérarchisée, où l'emploi de la main d'oeuvre est conditionné par des contraintes socio-culturelles qui sont fondatrices de ces sociétés³¹.

Très souvent, le cadre de surpopulation de Bahia est associé à la présence de contingents majoritaires de population de couleur: noirs et métissés de toute origine: esclaves, affranchis et libres, africains et "crioulos". Leur quantité visible cache le fait qu'ils ne sont pas de trop dans cette société³². Bien au contraire, l'abondance relative de noirs importés d'Afrique permettait leur utilisation massive en ville, dans toutes les fonctions manuelles, y compris celles qui exigeaient grande qualification.

1. Population de la "Comarca" de Bahia
1808



Source: Katia M. de Queirós Mattoso. *Au Nouveau Monde...* Op. cit. Vol. I. pg. 99.

Cette expansion du travail esclave dans une société hiérarchisée était à la base d'une dynamique par laquelle le travail esclave chassait le travail libre et le travail noir chassait le travail blanc³³. Le refus du travail sera l'une des caractéristiques marquantes de la population portugaise à Bahia; elle veut faire valoir les

seuls atouts qui peuvent ouvrir une voie d'ascension sociale: être blanc et être métropolitain. Elle constituera le principal contingent des oisifs urbains qui refuse tout travail de nègre, c'est à dire tout travail manuel, et qui guette la chance d'un emploi, public de préférence, ou de l'accès à la propriété de la terre ou bien une petite place dans le très sélectif corps commercial³⁴. Cette population "reinol" est la mieux placée pour accéder aux "commissions" du roi, soit comme fonctionnaire, soit comme agent du roi bénéficiaire d'une concession ou d'un contrat d'exclusivité³⁵. L'idéal du "maroto" est toujours "l'emploi" et jamais le "travail"³⁶. En ce sens il sera l'un des éléments de la population urbaine excédentaire de la cité.

Il est donc inévitable que l'augmentation de la population urbaine globale entraîne l'intensification de la compétition à l'intérieur de la population libre blanche, surtout entre des blancs venus d'Europe et les blancs du pays. Etant donné que l'Etat était, de fait, le seul créateur des postes d'emploi, ce type de conflit se situe à l'intérieur de l'état colonial.

Pour l'homme "blanc"³⁷ du pays, la voie d'accès la plus fréquente à l'emploi public devient l'engagement dans les corps militaires³⁸, ce qui fait de la fonction militaire l'épicentre de la crise de l'appareil d'Etat colonial. La question militaire se construit sur deux niveaux: la dispute pour les commandements, le conflit entre les soldats.

Dans les rangs supérieurs, parmi les officiers, se consolidera un groupe formé par les gens du pays, notamment les fils des "senhores de engenho" et des hauts fonctionnaires coloniaux qui trouveront dans cet emploi une voie d'affirmation de prestige social - un anoblissement de fait - et, en même temps exerceront le commandement des troupes de 2^{ème}. ligne, les milices³⁹.

Ce groupe se frottera aux officiers, Portugais d'origine, normalement fils de gentilshommes et de personnages hauts placés dans la hiérarchie militaire portugaise. Cette compétition se répercutera dans toute la hiérarchie militaire et prendra la forme d'une rivalité chronique entre les corps commandés par des officiers bahianais et les corps commandés par des officiers portugais.

En ce qui concerne la troupe, la coupure prend un caractère racial. Les racines de ce conflit se trouvent précisément dans le rôle économique et social attribué à la force armée dans le Brésil colonial. Etre recruté pour le service militaire signifiait, pour un homme libre, une prison à vie, et en ce sens, tous les témoignages sont convergents. Ils rendent évident que l'acte de recrutement était, avant tout, un acte d'arrestation⁴⁰. Ce recrutement était orienté de préférence vers des hommes sans emploi⁴¹, ce qui faisait de l'armée un important moyen d'encadrement de la population libre.

De plus en plus, le service militaire devient un instrument régulier d'expulsion de la ville pour une population libre blanche, socialement et économiquement mal placée, qui pratiquait facilement une sorte de désertion hors de la ville parce que la couleur de sa peau lui permettait une libre circulation dans d'autres villes de la colonie et, surtout à l'intérieur du pays⁴². Il en résulte que les régiments formés par les fils de la terre deviennent tous des régiments de soldats noirs ou mulâtres, eux qui, à cause de la couleur de leur peau, ne pouvaient pas profiter d'une mobilité spatiale dans la colonie⁴³.

Ainsi, un contingent significatif de l'excédent de population pauvre masculine encadré dans les rangs, militaires apportaient à l'intérieur de l'appareil d'état toutes les rancunes et tous les espoirs de refoulés de la société⁴⁴. Par une ironie de l'histoire, c'est justement

à l'intérieur de l'institution chargée d'imposer, jour après jour, l'ordre hiérarchique colonial, que se développent les conditions de la contestation organisée contre le régime colonial. Dans une société urbaine, si marquée par la diversité des activités économiques, par une polycéphalie sociale et par la ségrégation spatiale, institutionnelle et sociale des ses habitants, les corps d'armée deviennent le seul lieu institutionnel où des individus appartenant à des couches sociales subordonnées, développent un lien stable avec d'autres individus, les officiers, issus des couches les plus aisées⁴⁵.

Plus ironique encore, l'action demandée à cette troupe de prisonniers de l'état: assurer la mise en esclavage des travailleurs africains débarqués à Bahia par les trafiquants d'esclaves. Que pourront faire d'autre ces soldats, armes à la main, mal payés⁴⁶, issus de la partie la plus pauvre de la population urbaine, que de devenir des agents du désordre? Tant par la violence arbitraire perpétrée contre ceux dont ils sont si proches, que par la complicité à l'égard des déserteurs, fuyards et bandits qui débordent vers les campagnes à la recherche d'une nouvelle vie éloignée de toute chaîne ou de toute barrière, ces soldats constitueront un facteur de déstabilisation de l'ensemble de la société de Bahia⁴⁷.

La voix des sages

La capacité de création de nouveaux emplois publics se restreint plus encore après 1763, quand intervient le transfert de la capitale de l'administration Portugaise des Amériques. Ce que garde Bahia comme primauté occupe alors très peu de fonctionnaires, plutôt des hauts fonctionnaires de justice et les membres les plus élevés de la corporation ecclésiastique⁴⁸. Ce déplacement de la tête administrative vers le Sud, de pair avec

l'épuisement de l'or, marquera sans aucun doute un tournant dans l'histoire de l'expansion de la métropole coloniale. Malgré tout, l'économie régionale entre dans une conjoncture de récupération du sucre, et tous les témoignages rendent compte des performances de la Bahia de cette période.

Plus que jamais, la ville était si prospère qu'elle pouvait très justement se vanter des richesses issues de sa production sucrière, de son commerce extérieur et de son trafic d'esclaves. Pourquoi donc n'était-elle pas capable de donner leur place à ces contingents diversifiés de la population urbaine?.

On peut chercher une voie d'explication dans une enquête réalisée, en mai 1807, par le Gouverneur de Bahia auprès des notables de Bahia, pour savoir quels étaient les obstacles au plein développement de l'agro-industrie sucrière et du commerce de la région.

A la suite de plusieurs plaintes des "senhores de engenho" contre le contrôle et l'action de la "Mesa de Inspeção d'Agricultura e Comércio" - Bureau d'Inspection de l'Agriculture et du Commerce, chargé de l'examen et de la classification des produits d'exportation de Bahia, la couronne portugaise, par l'intermédiaire du Gouverneur de la Province de Bahia, adresse au conseil municipal de la ville, une demande datée du 12 mai 1807. Elle y demandait l'opinion des conseillers à propos de cinq questions:

1 - S'il y avait dans la ville des circonstances oppressives contre l'agriculture et, si oui, quels moyens pur l'éviter;

2 - si l'agriculture recevait les appuis nécessaires à son progrès;

3 - s'il y avait des obstacles au commerce de Bahia et quels moyens de les lever, sans aucune perte pour ce même commerce;

4 - si le contrôle de qualité exercé par l'état sur les produits d'exportation portait préjudice au commerce;

5 - si l'abolition du contrôle public et la libre négociation des prix entre les agriculteurs et les commerçants, auraient amélioré les affaires des deux partenaires.

Le conseil adressa cette consultation à quatre notables: le juge de la cours d'appel João Rodrigues de Brito et les "senhores de engenho" Manoel Ferreira da Câmara Bettencourt Sá, José Diogo Gomes Ferrão Castello Branco et Joaquim Ignacio de Sequeira Bulcão.

Les réponses présentées ont été différentes⁴⁹ sur tous les points. Les quatre maîtres de moulin ont limité leurs réponses très directement à leurs intérêts. Ils ont été la langue de la tête sucrière de Bahia. Le magistrat João Rodrigues de Brito, a, quant à lui, élaboré un long mémoire où il analyse l'économie de la capitainerie de Bahia dans toutes ses activités et où il propose un changement radical de cette économie ligotée par nombre de contrôles administratifs, afin de permettre la constitution d'une économie de marché⁵⁰.

Le plus cultivé et le plus prolix parmi les "senhores de engenho", Manoel Ferreira da Câmara, a soutenu la thèse libérale de la suppression de tout contrôle exercé par l'Etat sur l'agro-industrie sucrière⁵¹. Ce contrôle il le voit exercé par deux institutions, la "Mesa de Inspeção" et le "Celeiro Público"⁵². Fidèle à son credo libéral, il soutiendra que les deux institutions sont inutiles parce que le contrôle qu'elles exercent n'est pas capable de produire les résultats économiques attendus: pour la

première une meilleure qualité du sucre d'exportation et pour la deuxième, un abaissement des prix internes de la farine de manioc, le pain du pays⁵³.

Cependant, malgré les idées libérales avouées et les propos contraires à toute mainmise de l'Etat sur les activités économiques, ce modernisateur du sucre⁵⁴ ne pouvait pas se passer de l'ensemble de lois et arrêts royaux qui assuraient la hiérarchie du sucre. La première affirmation qu'il fait dans sa réponse aux questions posées par le Gouverneur touche à l'utilité de toutes les mesures adoptées par l'Etat pour limiter le nombre de moulins à sucre depuis 1609, compte tenu du déboisement du Recôncavo. Il faut rappeler que, grâce à ce type de contrôle public, une oligarchie de propriétaires de moulin-à-sucre a pu s'imposer vis à vis de nombreux planteurs de canne, propriétaires et fermiers, qui étaient obligés de faire presser leurs cannes dans leurs moulins.

Dans le sens inverse, va Rodrigues de Brito. Toujours fidèle à ses principes libéraux dans le diagnostic qu'il fait de l'économie de Bahia, il va chercher la démonstration du rôle négatif joué par l'Etat Portugais par rapport à une économie qui avait toutes les conditions naturelles et humaines pour démarrer vers le progrès. Et il ne mâche pas ses mots. Il touche d'abord la sacro-sainte "chaîne du sucre". Si la liberté des agents économiques était un principe universel à soutenir, pourquoi donc était-il interdit aux planteurs de canne de se trouver les moyens pour édifier leurs propres moulins? Il va même jusqu'à proposer l'adoption à Bahia, d'une expérience chinoise de petits moulins à sucre ambulants⁵⁵. Quant au manque de bois combustible, ce serait une rareté égale pour tous et il n'y aurait que la compétition entre les moulins pour décider lequel devrait survivre. Ainsi, il en appelle au renouvellement et à l'expansion de l'industrie sucrière ce qui aurait

d'évidents résultats sur l'expansion des emplois productifs.

Il fonce encore plus à fond (en faveur de) cette centralisation sucrière quand il propose une large diversification de la production agricole pour l'exportation et aussi pour la consommation interne. En dehors de la liberté pour les planteurs dans le choix de leur produit, il propose deux ordres de mesure capables d'ouvrir, par delà le Reconcavo, la frontière agricole: ce sont des mesures d'ordre public, et des mesures en faveur des transports.

Il était dans la tradition des économies esclavagistes, y compris de celle de l'agro-industrie de Bahia, d'empêcher le développement d'une paysannerie tournée vers les cultures de subsistance aux alentours des grandes plantations. Il était évident que ce développement aurait stimulé des fuites massives d'esclaves et même d'agriculteurs subordonnés vers un arrière pays brésilien immense, non peuplé⁵⁶ et difficile à surveiller.

Au contraire des îles antillaises où la mer délimitait de petits espaces d'où l'esclave ne pouvait pas sortir, la propriété esclavagiste à Bahia avait derrière elle une vaste étendue de terres continues. Pour préserver le Recôncavo sucrier comme une île économique, il fallait lever des barrières de façon à empêcher le passage des populations vers ces régions sans fin.

La découverte de l'or à l'intérieur de la province aux débuts du XVIIIe siècle, dans les régions de Jacobina et de Rio de Contas, a constitué un premier et timide début de rupture de ce mur protecteur du Reconcavo sucrier. Là encore, malgré toute l'attirance exercée par l'or sur les aventuriers, sur les trésoriers de la couronne et sur les commerçants de Salvador, les notables du sucre avaient même obtenu un décret royal interdisant l'exploitation de

l'or dans ces deux régions de l'intérieur, pour ne pas faire concurrence à l'agro-industrie sucrière⁵⁷.

Ainsi s'explique, par exemple, le complet abandon par l'état de toute la région de l'intérieur, exception faite du Recôncavo. Ce vide faisait des "sertões", des régions extrêmement dangereuses pour toute population pauvre et surtout de couleur, car c'était un espace contrôlé par très peu de familles et où chevauchaient des bandes errantes de chasseurs d'esclaves et de bandeirantes qui faisaient la loi sur toute la population, ainsi que des bandes d'esclaves fugitifs et de soldats déserteurs qui semaient la terreur de par les rares chemins⁵⁸. Cette fermeture sociale de la frontière, empêchait, de fait, tout développement des cultures commerciales d'exportation à l'intérieur à cause de l'extrême difficulté de circulation normale des marchandises.

Avec l'insécurité généralisée, Rodrigues de Brito signale également, le manque de nouveaux chemins à peu près sûrs. Quand Rodrigues de Brito propose l'ouverture de nouvelles routes et l'établissement d'un ordre public à l'intérieur, il montre la brèche à ouvrir pour les populations encerclées de la ville.

Mais, à l'inverse du professeur de grec qu'est Vilhena qui se tait sur les commerçants, ce magistrat, haut bureaucrate qui se place au-dessus des classes sociales, propose de couper la tête urbaine de l'hydre de Bahia par la suppression de toute exclusif commerciale. Il identifie alors tous les points d'étranglement pour le libre flux des marchandises du pays, qu'elles soient d'exportation ou qu'elles soient destinées à la consommation interne de la colonie. Il veut s'opposer à toutes barrières fiscales et administratives élevées par l'Etat, aussi bien qu'à tout monopole et privilège concédé à des marchands privés. Ces barrières, à son avis n'étaient que facteurs de découragement pour les agents

économiques et inhibaient de nombreuses activités économiques avec d'évidentes répercussions sur l'emploi.

Il propose ensuite la suppression de tout contrôle de l'Etat sur l'exercice des professions. Enfin, pour donner le coup de grâce à la corporation commerciale de Salvador, en plus de la liberté de commerce avec l'extérieur, il proposera la liberté d'action pour des "comissários volantes" et des "atravessadores" intermédiaires de toute espèce, permettant à des hommes qualifiés d'être les intermédiaires directs entre les maisons-mères d'importation situées à Lisbonne - et même, les maisons de commerce situées à l'étranger d'une part et, d'autre part, le producteur placé dans le Recôncavo ou à l'intérieur de la capitainerie⁵⁹.

L'Etat, du reste, incapable de créer lui même de nouveaux postes d'emploi, est aussi la principale entrave à la création de nouvelles opportunités de travail pour les couches sociales plus variées. Cette analyse libérale de Rodrigues de Brito fonde un consensus autour de l'épuisement d'un modèle économique qui nourrissait les deux systèmes hiérarchiques, celui du sucre et celui de la plage. C'est, en fait, le diagnostic d'un état terminal de la maladie qui touchait l'hydre bahianaise.

C - Les sans-paroles

Cette ville bouillonnante de contradictions a donc engendré deux dynamiques dont le développement contradictoire fera l'histoire de son éclatement. D'un côté se manifeste une dynamique centripète qui tend à rassembler plusieurs groupes formés par des fils du pays, des commerçants, des planteurs de canne, des soldats et des esclaves, autour d'une liste de revendications qui tendaient vers la libéralisation de l'économie et vers le renversement de l'absolutisme colonial. De l'autre côté,

se développe une dynamique centrifuge qui entraîne d'autres groupes sociaux mécontents dont l'action tend à faire éclater l'économie urbaine. Cette tendance se manifeste, pour des raisons fort diverses d'ailleurs, surtout aux deux extrêmes des hiérarchies urbaines que sont les commerçants portugais et les esclaves africains.

Si, parmi les nantis des hiérarchies bahianaises, se sont créés, petit à petit, des différences nationales dans la compétition entre les deux têtes économiques, négociants en ville et "senhores de engenho" du Recôncavo, parmi les populations placées aux autres degrés de l'échelle sociale, s'accroît le clivage entre les fils de la terre et les africains. Enfermés dans les mêmes occupations, subordonnés les uns et les autres, ils finissent par développer deux comportements politiques divergents: l'inclusion et l'exclusion.

Du côté des affranchis et des esclaves africains, porteurs d'une culture propre, étrangers et prisonniers d'une société hostile, a fini par se développer une attitude culturelle de retranchement vis-à-vis de toute une société urbaine ennemie. Regardés par les gens du pays, à la fois avec mépris comme les plus serviles parmi les serviles, ou bien comme les plus féroces des barbares, ils étaient placés au bas de l'échelle sociale et considérés comme hors de la société. Ces prisonniers étrangers, soumis au travail forcé, ne pouvaient développer un autre projet que celui de sortir de leur esclavage pour reconstituer une autre ville africaine à Bahia, quelque part dans l'intérieur, ou bien pour rentrer en Afrique. Sans aucun projet spécialement tourné vers une ville ou une campagne qui les refoulaient également à cause de leurs émeutes et de leurs rébellions, ils ne se renfermaient pas dans les limites de la ville. Dans tous les mouvements enregistrés avant la conjoncture de l'Indépendance, ils ont cherché à sortir de la ville et à joindre d'autres africains

révoltés venus des "engenhos" du Recôncavo. Ils voulaient donc sortir de cette société et pas du tout la révolutionner⁶⁰.

Du côté des libres, affranchis et esclaves, fils du pays, qui n'avaient pas en mémoire des rêves d'outre-mer, il s'agissait plutôt de débloquer les voies de mobilité professionnelle vers des occupations mieux rémunérées et moins fatigantes. La pression exercée par ces fils du pays se dressait d'abord contre les privilèges coloniaux qui interdisaient l'accès aux fonctions publiques et même à l'exercice de certains métiers des hommes du commun suivant des critères d'exclusion pratiqués par cette société: la condition juridique (libre, affranchi ou esclave), la couleur de la peau (blanc, mulâtre, noir), ou bien l'origine nationale (Portugais, fils de la terre et Africain) ou encore leur engagement professionnel (travailleur manuel ou bureaucrate)⁶¹.

Néanmoins, ces fils du pays pensaient à peine à l'estomac. Bien plus que la liberté du travail, du commerce et de l'accès à la propriété, ils étaient des gens qui avaient faim et soif d'égalité; plus encore, ils étaient ceux qui n'avaient pas de patrie et qui voulaient en inventer une toute nouvelle pour eux. Une patrie bahianaise, brésilienne, peu importait. La "Conspiration des Tailleurs" reflète bien ces aspirations - encore mal formulées - du peuple urbain de Bahia.

Ces projets apparaissent clairement à la suite de la répression, en 1798, du mouvement politique de caractère républicain qu'était en train d'organiser plusieurs notables de la ville avec la participation des couches populaires urbaines, représentées par des artisans, des soldats, des esclaves brésiliens de toutes les couleurs. Ce mouvement pour une République Bahianaise a été appelée par les autorités chargées de la répression "Conspiration des Tailleurs".

En fait, en ce qui concerne l'action publique, ces conspirateurs se sont limités finalement à la simple divulgation de quelques tracts contenant des revendications et des menaces. Le 12 août 1798, 12 libelles ont été affichés dans des endroits publics. Ils appelaient à la révolte contre le roi du Portugal pour l'installation d'une République Bahianaise.

Dans ces papiers, les révolutionnaires se présentent à la population⁶². Ils se disent 676. Ils parlent d'une façon très vague de la liberté et de l'égalité; ils parlent d'un certain appui extérieur; ils demandent l'augmentation des soldes militaires et leur paiement en argent; ils réclament la rupture de tous les liens avec le roi du Portugal et ils menacent les membres du clergé qui osent soutenir le droit divin du roi. Ils parlent avec insistance de l'égalité des droits entre les hommes de toutes couleurs. Ils parlent plus précisément de cette égalité dans les corps d'armée⁶³.

La répression exemplaire exercée contre les conspirateurs et la façon sélective dont elle s'est développée, soulèvent la question de la portée de cet événement⁶⁴. Il est évident que la répression a touché presque exclusivement une population urbaine libre et de couleur qui avait manifesté son mécontentement par l'intermédiaire de ses membres appartenant à la seule institution organisée, l'institution militaire, à laquelle cette population avait accès⁶⁵. Il est aussi vrai qu'il n'y a aucun projet économique ou politique exprimé, sauf une très vague mention à l'ouverture des ports au libre commerce international, surtout avec la France. A vrai dire, il n'y a aucune comparaison possible entre cette vague mention "révolutionnaire" et le long mémoire du magistrat João Rodrigues de Brito qui propose le démantèlement de toute la structure économique de la

Bahia coloniale. Même la référence à une république est fort imprécise et restreinte à la ville de Salvador.

Pourquoi une simple insubordination militaire n'a-t-elle pas été réprimée en tant que telle? Pourquoi lui avoir donné le statut d'une "inconfidência", crime de lèse-majesté? Par la répression violente, quel danger voulait donc conjurer le gouvernement de la capitainerie?

Une vraie compréhension de ce mouvement ne peut pas se priver de se tourner vers la conjoncture de crise de cette société hiérarchique de Bahia, puisque ce qui était en danger était tout l'ordre social urbain, moins par l'action révolutionnaire de ces soldats, incapables de s'emparer du pouvoir dans la capitainerie, que par le désordre qu'un tel mouvement pouvait propager de façon incontrôlable dans la ville.

Ce mouvement de mulâtres rendait évident le point faible de l'ordre public urbain. Tous ces accusés étaient bien encadrés dans leurs rangs respectifs, soldats et miliciens subordonnés à leurs chefs. Certains même montrent, comme le soldat Lucas Dantas, qu'ils fréquentaient leurs supérieurs. Pour ne prendre que les exemples plus évidents, nous trouvons aussi plusieurs esclaves mulâtres et parmi eux un esclave de José Pires de Carvalho e Albuquerque, un notable du sucre, bien placé dans l'administration de la capitainerie; nous trouvons encore un esclave du notable Francisco Vicente Viana, futur président de la province. D'autre part, l'examen de la liste des inculpés, montre qu'il y avait parmi eux au moins quatre personnages, très bien intégrés aux structures hiérarchiques locales: ce sont le chirurgien Cypriano José Barata de Almeida et son frère José Raimundo, le lieutenant Hermógenes Francisco de Aguiilar et le professeur Francisco Moniz Barreto de Aragão. Les deux premiers étaient planteurs de canne, subordonnés au "senhor de engenho" José Ignacio de

Siqueira Bulcão auquel Cypriano donnera plus tard des explications sur sa participation à cette conspiration⁶⁶. Le troisième était un officier du rang, soumis pourtant à l'autorité de ses supérieurs, et le dernier appartenait à l'une des familles les plus puissantes parmi les maîtres de moulin⁶⁷.

Dans la logique d'une société hiérarchisée, ou bien tous ces soldats et esclaves avaient agi avec la complicité de leurs maîtres et de leurs supérieurs, ou bien ces hommes, malgré leur condition de subordonnés, avaient totale liberté de mouvement pour se réunir, pour se concerter et pour conspirer contre le roi.

De plus, la manifestation d'insoumission dans les rangs de la force armée prenait une importance fondamentale en ville car, de fait, cette institution était le seul moyen disponible pour encadrer une population urbaine à majorité esclave et de couleur; elle représentait un danger de total désordre en ville avec des conséquences graves pour le trafic esclave qui faisait passer par Salvador, des milliers de captifs chaque année. Un cadre de désordre urbain pouvait mettre en cause l'efficacité même de l'esclavage urbain avec des rebondissements certains sur l'esclavage rural.

Il est évident que le châtiment a été différent selon le rang social de l'accusé. Finalement, ceux qui furent choisis pour le supplice appartenaient aux groupes sociaux inférieurs où le mécontentement était le plus vif. Il fallait remettre chacun à sa place. La cible principale parmi les élites de la ville - notamment les commerçants portugais - aura été le tailleur João de Deus, artisan mulâtre, engagé dans les milices, très fier de son métier et de son élégance. Il attirait la haine de ces portugais habillés de velours noir parce qu'il exhibait avec ostentation des costumes à la française, produits de son propre travail⁶⁸.

En fait, le tailleur a été pendu car il était le symbole de la fierté de ceux d'en bas. Son humiliation fut le coup adressé à la population de couleur de la ville de Bahia pour briser sa fierté et sa volonté de changement et, par conséquent, pour prévenir de futurs tumultes.

Par la répression des "Tailleurs", le gouvernement colonial a bien rétabli la discipline dans les rangs de la troupe de ligne et dans le régiment des milices de mulâtres mais il a creusé un fossé encore plus profond entre la population libre urbaine et les personnages hauts placés de la ville⁶⁹.

D - La trêve du prince

En 1808, la fuite de la famille royale portugaise et de tout son entourage vers le Brésil, à la veille de l'entrée à Lisbonne de l'armée française, marqua le début d'une période accélérée de déconfiture de l'empire.

La décision de transférer le siège de la monarchie portugaise au Brésil correspondait en réalité, à un ancien projet datant du temps du Marquis de Pombal qui, fatigué des prétentions et de l'arrogance des autres cours d'Europe envers son maître, le roi Don Joseph, osa lui proposer de cesser d'être un petit prince en Europe pour devenir un grand roi en Amérique⁷⁰. En 1801, à l'occasion de la guerre contre l'Espagne, le marquis de Alorna suggéra le transfert de la Cour Portugaise vers le Brésil. En 1803, Rodrigo de Sousa Coutinho reprit cette idée dans un mémoire présenté au prince régent D. João⁷¹.

Ce projet de fuite vers l'Outre-Atlantique, nourri par des réformateurs portugais, correspondait à la constatation de l'impuissance portugaise à accompagner le rythme et l'ampleur des innovations économiques qui

s'étaient opérées en Europe occidentale au long du XVII^e siècle. L'Angleterre en était l'exemple le plus poussé. De l'affaiblissement économique résultait l'exiguïté des moyens militaires vis-à-vis des puissances de l'Europe continentale.

Ce sentiment de peur de l'Europe s'était aggravé par le déclenchement d'un mouvement irrésistible de propagation des révolutions libérales et populaires dans le sillage de la Révolution Française. A la peur des autres princes absolutistes, s'ajoutait alors la peur du bouleversement social. En ce sens, le projet brésilien avait un caractère nettement conservateur. On croyait pouvoir refonder l'empire portugais à partir d'un noyau de pouvoir absolu fortement enraciné au Brésil, d'où le prince, mis à l'abri des pressions populaires, exercerait le contrôle sur la partie européenne, le Portugal⁷². Ce serait une opération vouée au succès si la couronne portugaise avait été au moins militairement capable d'assurer sa réalisation. La triste réalité était l'écroulement de l'Etat portugais après le 23 novembre 1807 à la suite de l'entrée de l'armée française sur le territoire portugais.

Le franchissement de la barre du Tage par la flotte portugaise transportant à son bord le roi, son entourage et les personnages des hauts rangs de la bureaucratie, marqua d'ailleurs un fait juridique inouï en Europe: désormais une population et un territoire européens seraient légitimement soumis à une puissance américaine. Dans le sillage de la flotte, restait le grand sentiment d'abandon et de malheur du peuple portugais, livré à son propre sort dans une Europe hostile. Ce sentiment collectif de la population métropolitaine sera une clef indispensable pour comprendre la radicalisation du nationalisme portugais quelques 13 ans plus tard.

Arrivé de l'autre côté de l'Atlantique, la suite royale trouvera un Brésil embrasé. Le mécontentement de nombreuses couches de la société coloniale s'était déjà manifesté par quelques mouvements populaires réprimés avec une rigueur absolument exemplaire. Celui du Minas en 1789 et celui de Bahia en 1798⁷³.

Vers quel pays alors se faisait donc ce transfert de la Cour des Bragance? La dénomination "Brésil" ne correspondait que très vaguement à l'ensemble des colonies portugaises qui s'étalaient au long des 680 lieues marines de la côte atlantique comprise entre le 2e degré de latitude nord et le 32^e degré de latitude sud. Au delà de la géographie, cette dénomination avait très peu de signification politique, administrative, économique et sociale. Sur cette vaste côte se comptaient quelques noyaux urbains qui se partageaient une certaine influence sur de vastes territoires vers l'intérieur et contrôlaient le commerce et les routes maritimes de cabotage ou transatlantiques.

Le grand Nord, constitué par le bassin amazonien, par les bassins des fleuves Tapajos et Araguaia-Tocantins et par les territoires situés à l'intérieur du Maranhão⁷⁴, quoique soumis formellement à un vice-roi dont le siège est à Rio de Janeiro, gardait encore son identité d'ancien état du Maranhão et ses liens directs avec le Portugal. Sa population était estimée à environ 25 000 habitants dans les villes côtières (Para et Maranhão). S'y ajoutait une population "civilisée" qui s'éparpillait dans les régions de l'intérieur, estimée à la moitié de ces 25.000 environ et une population indigène d'Amazonie estimée à environ 40 000 personnes.

En allant vers le sud, sur la côte, se trouvait une autre grande métropole de cette Amérique Portugaise: Recife. L'un des premiers emplacements portugais du XVI^e siècle, très vite, Recife est devenue l'une des plus importantes

colonies productrices de sucre, ce qui, comme nous l'avons vu, a attiré la convoitise de la compagnie hollandaise des Indes Occidentales qui s'y est établie par conquête pendant une vingtaine d'années au XVIIe siècle. Aux débuts du XIXe siècle sa production sucrière restait aussi importante que celle de Bahia dont la qualité était inférieure. De plus, cette capitainerie pouvait compter sur sa production de coton. Pernambuco développera un commerce très intense avec les autres places américaines, avec l'Europe et avec l'Afrique, surtout avec le royaume d'Angola où elle s'approvisionnait en esclaves.

Plus au sud, la cité marchande de Salvador traversait l'une des périodes la plus prospère de son histoire. La remontée spectaculaire des prix du sucre à la suite de la révolution à Saint Domingue, stimulait la reprise de l'agro-industrie sucrière en plein essor, ainsi que la traite noire. Cette prospérité justifiait donc les témoignages des contemporains qui accordent aux bahianais le mérite d'être le siège de la place commerciale la plus active de toutes les villes brésiliennes.

La ville de Bahia concentrait la population portugaise la plus nombreuse d'Outre-Atlantique. Elle ne sera surpassée par Rio qu'après l'arrivée, en 1808 de quelques 80 000 courtisans et fonctionnaires. Cette ville gardait encore des traits de son ancienne primauté de première capitale et exerçait un certain rôle modérateur par rapport aux provinces du nord, une sorte de sous-gouvernement⁷⁵.

A l'extrême sud du Brésil se développaient deux petits noyaux, ceux de l'île de Sainte Catherine et de S. Pedro do Rio Grande do Sul.

Pour transformer un ensemble de colonies en un royaume moderne, il fallait tout faire. D'abord, il fallait fonder les institutions d'un nouvel état d'outre-mer avec

le concours des émigrés portugais qui composaient la suite du prince fuyard, certes, mais il fallait compter aussi sur la participation de nombreux ressortissants d'autres pays européens, comme l'Angleterre et la France⁷⁶, et aussi sur les notables du pays .

Quand, le 23 janvier 1808, le prince D. João avec toute sa suite, arrive à Bahia, lui et ses conseillers étaient convaincus qu'il fallait signer un nouveau pacte politique avec les notables du pays. Cinq jours après, le 28 janvier, le prince signera la "Carta Régia"- décret royal- par lequel il ouvrait les ports du Brésil au libre commerce avec les nations amies. Cet acte a marqué le début d'un nouveau choc d'insertion des économies régionales brésiliennes dans un marché international. Il a été décidé à la demande des notables de Bahia,- l'économiste José da Silva Lisboa, le gouverneur de la capitainerie, le comte de Ponte - ce qui voulait dire que le prince gouvernerait l'empire portugais à partir du Brésil avec l'aide de cette "noblesse de fait" enracinée en Amérique⁷⁷. Dans le domaine économique, l'ouverture des ports brésiliens aux nations amies voulait dire tout simplement, l'ouverture du commerce brésilien à l'Angleterre, le seul grand pays ami d'un Portugal envahi par les Français qui, à cette époque, avaient la maîtrise de toute l'Europe. Ainsi, en ce qui concerne le rapport entre les deux têtes de ce systèmes bahianais, un nouveau point d'équilibre était imposé, car l'ancienne corporation commerciale monopoliste qui siégeait en ville se verra doublement coincée, à l'extérieur par la percée anglaise sur les marchés brésiliens et du côté intérieur par la montée du prestige politique des "senhores de engenho"⁷⁸.

A Bahia, le nouvel équilibre cherché grâce au prince fuyard a été bien couvert par le gouvernement du comte de Arcos, D. Marcos de Noronha e Brito⁷⁹. L'action du gouverneur a été guidée par quelques orientations bien

définies. Sur le plan économique, il a cherché à mettre en oeuvre les principales réformes indiquées par Rodrigues de Brito, dans le sens de la modernisation de l'économie exportatrice. Au cours de son gouvernement, il a pris soin d'ouvrir de nouvelles routes vers l'intérieur et de les faire surveiller par de nouveaux détachements militaires, en même temps qu'il stimulait des initiatives pour le développement de la petite navigation de cabotage et la construction de nouveaux embarcadères. Lors de son gouvernement ont été introduites les plus importantes innovations dans l'agro-industrie sucrière, telle que, par exemple, l'introduction de la première machine à vapeur dans un moulin à sucre de Bahia.

A la suite encore de directives de Rodrigues de Brito, se crée la première place de commerce du Brésil: l'Association Commerciale de Bahia, devient une chambre syndicale destinée à la coordination des intérêts du commerce local, afin de "civiliser" les pratiques commerciales et surtout pour jouer le rôle d'une assemblée où des producteurs et des négociants pourraient régler des différends et établir des accords.

Cette politique de pacification entre les deux têtes de l'hydre de Bahia s'est répercutée sur la ville de Salvador. La ville du roi et des commerçants est redevenue la Cour de la Baie de Tous-les-Saints et de tous les arrières-pays. Pour y parvenir, beaucoup a été investi dans l'infra-structure et dans les services urbains⁸⁰.

Cependant, malgré tout ce climat de lumière et de paix entre les notables et les comptables⁸¹, se développait dans le bas des hiérarchies urbaines, le plus grand des refus à l'égard de ce nouvel ordre du prince. En effet, le même pacificateur des gens bien placés était aussi celui qui, par la force militaire, avait entrepris de réaffirmer les hiérarchies urbaines en réprimant

féroce⁸²ment les soulèvements d'esclaves⁸³, en refoulant vers le bas des hommes de couleur⁸³ et en punissant les manifestations libérales ou populaires à l'occasion de la révolution pernamboucanaise⁸⁴.

Ce nouveau pacte, établi sous le patronage du prince devenu roi João VI, n'était qu'une trêve. Tous les mécanismes de son éclatement étaient déjà amorcés. Au niveau des élites, l'ancienne classe commerciale, monopoliste et portugaise, qui n'accepte ni des pertes économiques dues aux Anglais ni la cohabitation politique avec les notables du pays, marinait dans sa rancune et refusait l'ordre du prince de Rio. En ce qui concerne les couches inférieures de la population, la cruauté envers les esclaves et l'humiliation imposée aux mulâtres privaient le prince du respect des uns et de la collaboration des autres. L'ordre social urbain dépendra de plus en plus du seul pouvoir militaire de l'Etat, qui aura désormais besoin de troupes européennes. Ce fragile équilibre interne sera alors vulnérable à la première bousculade.

NOTES

1 - La comparaison faite par Katia Mattoso (Op. cit. pp. 167/169) entre les deux modèles de stratification sociale développés à Bahia, le modèle sucrier et le modèle urbain, rend justement compte d'une réalité post-Indépendance, quand s'était déjà opéré entre eux une certaine accommodation. Pour la période qui précède l'indépendance, le conflit entre les deux systèmes constitue l'une des clefs pour comprendre les enjeux de l'indépendance.

2 - Nous considérons comme très utile de souligner cette différence entre les hiérarchies post-indépendance, qui admettent un mélange et une articulation de plusieurs critères de hiérarchisation convergents, et les hiérarchies urbaines des derniers temps de la colonie, quand, le frottement de hiérarchies différentes dans le même espace urbain tendait plutôt à la dispersion.

3 - Malgré la forte occurrence du métissage, surtout avec les femmes indigènes, les notables du sucre se sont toujours réclamés de la condition de blanc d'après la tradition bahianaise de rapprochement de la richesse avec la couleur de la peau. Voir Katia MATTOSO. Bahia: Salvador e seu mercado. Op. cit. pp. 147/149.

4 - Le titre original de ce long mémoire est: "Recopilação de Notícias Soteropolitanas e Brasilicas contidas em XX cartas, Bahia, Imprensa Official do Estado, 1921.

5 - Ces lettres de Vilhena sont des documents bien connus de l'Histoire de Bahia, et déjà utilisés comme source par tous les historiens qui s'occupent de cette période de déclin du Brésil colonial. Ce texte si prisé comme document historique, sera lu dans ses aspects les plus descriptifs et qui concernent le regard que porte sur la ville un fonctionnaire du roi, Portugais, pauvre et sans aucun projet brésilien. Vilhena ne cherche pas la fortune, ni la propriété d'esclaves, ni la domination des hommes. D'après son biographe (Braz do Amaral a écrit une introduction biographique à l'édition de 1921) tout ce qu'il demandait était une dérogation à son affectation comme professeur de grec pour encore 6 ans et une pension intégrale du conseil municipal de Bahia. Il semble qu'il est mort au Portugal sans l'avoir obtenu.

6 - Parmi ces 20 lettres, 13 portent sur Bahia et les sept autres sur d'autres capitaineries du Brésil. Il s'occupe spécialement dans les lettres II, III, IV et VII de l'ordre politique et du gouvernement économique de la ville de Bahia. A partir de ces lettres nous essayerons de composer le portrait de la ville.

7 - Luís dos Santos VILHENA. Op. cit. p.49.

8 - Ce peuple noble est identifié comme le groupe composé par des maîtres de moulin à sucre et propriétaires terriens par Istvan Jancso (Contradições, tensões e conflitos: a Inconfidência Bahiana de 1798.)

9 - Il est très symptomatique que, au moment de déqualifier la soi-disant noblesse de la terre, il a eu besoin d'y inclure la hiérarchie militaire. En fait, la corporation militaire était la seule institution portugaise que reconnaissait exceptionnellement une parenté entre la noblesse portugaise et les "senhores de engenho" afin d'accepter les fils des notables bahianais dans les rangs supérieurs de la hiérarchie militaire.

10 - Dit VILHENA:

"Os que porém se acham na repartição militar, pela pouca inteligência que tem do que é ser homem honrado, qualquer deles de Alferes até Coronel se julga o non plus ultra da nobreza, sem que jamais as suas ações concordem com os deveres do fóro em que se acham, do posto e graduação que ocupam." Luiz dos Santos VILHENA. Cartas de Vilhena. Notícias soteropolitanas e brasílicas. Op. cit. p 44.

"Cependant, en ce qui concerne ceux qui sont incorporés à l'Armée, par l'incapacité de comprendre ce que veut dire être un homme d'honneur, n'importe lequel, du Porte-Drapeau à Colonel, se croit le "nec plus ultra" de la noblesse, sans que ses actions soient compatibles avec la position qu'il occupe, son poste et son grade".

11 - Dans la lettre n° 5, VILHENA fait un exposé sur l'agro-industrie sucrière. Op. cit. pp. 173/209. Pour ne retenir que son jugement sur la mauvaise direction imprimée, à la plantation de canne à sucre, nous l'écoutons :

"Ora, como estes estão fundados há muitos anos em atenção à comodidade das portos do mar, estão as suas terras muito

mais cansadas do que aquellas do matto dentro: isto por incuria, desmazello, e negligência de seus donos que não sabem nem querem saber beneficiá-las, de forma que aquellas mesma terra, que há 90 annos dava açúcar ao avô, hoje o está dando ao neto..”

Or, du fait que celles-là (habitations au bord de la mer) aient été installées depuis longtemps au bord de la mer à la commodité des ports, leurs terres sont bien plus épuisées que celles des habitations installées plus à l'intérieur: tout cela par incurie, par abandon, par négligence de leurs propriétaires qui ne savent ni ne veulent savoir les faire fructifier, de sorte que cette même terre, qui, il y a 90 ans produisait du sucre pour l'aïeul, aujourd'hui puisse encore le faire pour le petit-fils.” VILHENA. Op. cit. p. 174.

12 - Loin d'une simple description des procédures usuelles dans les contrats signés entre "senhores de engenho" et planteurs, Vilhena dénonce au prince l'injustice sur laquelle repose la centralisation exercée par le maître de moulin. D'ailleurs, l'une des modes d'intervention adoptés par la corporation commerciale dans la filière agro-industrielle sera d'établir des rapports directs avec les planteurs. (Ce phénomène a été constaté par F.W.O. MORTON. The Conservative Revolution of Independence: Economy, Society and Politics in Bahia, 1790/1840. Thèse de Doctorat présentée à la "University of Oxford". Juin 1974.)

13 - L'organisation du travail dans l'agro-industrie sucrière a été l'objet de l'analyse de Stuart SCHWARTZ (Op. cit.) et Vera FERLINI (Op. cit.). Pour ce chapitre nous ne nous occuperons pas des considérations sur la productivité du travail dans l'entreprise sucrière. Ici nous intéressent surtout de souligner les éléments qui explicitent un profond refus d'une élite éclairée portugaise, attachée à la bureaucratie et au commerce, vis-à-vis de toute une culture fondée sur l'agro-industrie sucrière.

14 -

"A falta de governo econômico dos senhores, é a causa primária donde provém todos estes males, não só aos escravos, como aos mesmos senhores que em breve tempo os perdem, consumidos de trabalho, fome e açoites." Luis dos Santos VILHENA. Op. cit. p. 189.

"La manque de gouvernement économique de la part des "senhores" est la cause fondamentale où s'enracinent tous ces maux qui arrivent aux esclaves, usés par la fatigue du travail, par la faim et par les châtements, ce qui retombe aussi sur les "senhores", eux-mêmes, qui les perdent en très peu de temps.

15 - Les ouvrages les plus importantes soulignent avant tout le rôle moteur qu'ont joué les "Lumières" pour la formation intellectuelle de ce qui deviendra une élite brésilienne de l'après Indépendance et pour la formulation des idées et des projets de modernisation économique et de libéralisation politique qui se sont tant bien que mal répandus dans la société coloniale. Le revers de la médaille de ces Lumières, le refus culturel des Portugais éclairés vis-à-vis de tout ce qui rappelle l'esclavage, le sucre, la colonie et le Brésil, ne sont pas suffisamment rappelés dans l'Histoire du Brésil. La vulgarisation de ce rejet, qui a pris finalement la forme de la caricature du fils de la colonie comme copie grotesque du mauvais Portugais, jouera un rôle fondamental pour la radicalisation des conflits qui éclateront à Bahia à partir de 1820.

16 - Philopono est le pseudonyme utilisé par Vilhena pour se rapporter à son interlocuteur, le prince-régent D. João.

17 -

"Aqui tens, meu Filipono, descrito tosco, mas fielmente, o trafico e familia dos chamados Senhores de Engenho soberbos de ordinário e tão pagos de sua glória vã que julgam nada se pode comparar com eles; logo que se vêem dentro nas suas terras, rodeados dos seus escravos, bajulados dos seus rendeiros, servidos dos seus mulatos e recreados nos seus cavalos de estrebaria. (...) Esta é a glória dos Senhores de Engenho e para maior auge dela, tem na cidade casas proprias, ou alugadas; cumpre muito que tenham cocheira, ainda que não haja sege, o que suprem aceadas cadeiras que todos tem, em que sahem acompanhados dos seus lacaios mulatos, ornados de fardamentos aceados. E de razão que faça ver parte da base de um tão pomposo edificio, para que possas julgart da sua estabilidade."

18 - Luis dos Santos VILHENA. Op. cit. p. 49/50.

19 - Ce phénomène a été déjà analysé par Katia MATTOSO. Sociedade e conjuntura na Bahia nos anos de luta pela Independência. Universitas, Maio/Dezembro/1973, pp. 15/18.

20 - C'est le même VILHENA qui parle d'une foule de commerçants de denrées alimentaires, tels que la farine de manioc et la viande de bœuf. Luis dos Santos VILHENA. Op. cit. p. 50.

21 - Les deux exemples qu'il donne en détail sont le commerce de la viande fraîche et le commerce du sel et de l'huile. Luis dos Santos VILHENA. Lettre III. pp. 129/134.

22 - Le rôle de la famine urbaine est fortement soulevé par plusieurs auteurs qui étudient les mouvements urbains au Brésil, comme un élément conjoncturel qui est à la racine des explosions populaires plus ou moins organisées. Tout en acceptant ce rôle détonateur joué dans des conjonctures critiques, nous voulons soulever ici plutôt le rôle joué par la famine endémique, résultant d'un système d'expropriation des excédents de la colonie par un commerce exclusiviste, qui aurait empêché à une couche sociale, placée en haut de l'hierarchie urbaine, d'exercer l'hégémonie par rapport à l'ensemble de la population urbaine. Même dans les périodes d'accalmie, ces commerçants seront vus par le peuple comme des ennemis économiques, comme des adversaires politiques et comme des gens moralement méprisables.

23 - Encore aujourd'hui Katia MATTOSO Bahia: Salvador e seu mercado... Op. cit. p. 375. s'étonne encore avec ce peuple "povo" de Bahia qu'elle appelle de "turbulento" - turbulent.

24 - Ces critères qui régissent les hiérarchies bahianaises ont été construits dans l'ensemble de ses ouvrages par Katia MATTOSO. Voir notice bibliographique.

25 - L'auteur formule clairement ce qu'il comprend par l'ordre public:

"Seria muito para desejar que estes se pusessem num estado de subordinação tal que julgassem quanto ao respeito que qualquer branco era o seu senhor, e não em uma altivez em que geralmente se vêem todos os que são pessoas que figurão por suas qualidades empregos e haveres que não duvidam tratar todos os mais brancos com aquela displicencia e pouco aprêgo com que observam serem tratados por seus senhores; muito curtas serão as luzes de quem não conhecer

a suma importancia de tal rasgo de política em uma cidade povoada de Escravos, cafres e tão bravos como feras." Luis dos Santos VILHENA. Idem . p.135.

"Il serait vraiment souhaitable que ces derniers se rendent compte de leur situation de subordination ce qui les amènerait à respecter tout blanc comme s'il était leur maître. Au lieu de ceci, tous ceux qui jouissent d'une qualification dans leur travail et d'un bon emploi font montre d'une certaine hauteur orgueilleuse à l'égard de tous les blancs avec cette familiarité et ce manque de respect qui est vis-à-vis d'eux l'apanage de leur maître et seigneur; c'est avoir la vue bien courte que de ne pas reconnaître l'importance de ce trait politique dans une ville peuplée d'esclaves et de cafres aussi sauvages que féroces."

26 - Une des conclusions à laquelle arrive Patricia AUFDERHEIDE est que la violence privée dans cette société hiérarchisée résulte aussi du choc de couches superposées. Order and Violence: Social Deviance and Social Control in Brazil. 1780/1840. Thèse de Doctorat présentée à la "University of Minnesota". 1976.425 pp.

27 - Luis dos Santos VILHENA. Op. cit. Carta II, pp. 135/146.

28 - Marcos Paraguassu de Arruda CAMARA. Conceição e Pilar: Freguesias seculares do Centro Econômico e do Porto de Salvador no século XIX. Dissertação de Mestrado. Faculdade de Filosofia e Ciências Humanas. Universidade Federal da Bahia, 1988. pp. 11/13.

29 - Dans ses réflexions sur le rôle métropolitain qu'aurait joué Salvador, Katia MATTOSO adopte une typologie des métropoles établie par les géographes d'après laquelle Salvador serait rangée parmi les métropoles coloniales dont une des caractéristiques serait leur macrocéphalie, la concentration excessive de fonctions et la centralisation aux dépens d'autres villes moins peuplées et moins importantes. Toutefois, ce qu'elle nous montre tout au long de son travail est bien loin d'une ville gonflée d'une population excédentaire mais c'est plutôt une ville qui a su développer de multiples activités urbaines pour occuper son espace. C'est justement sur cette multiplicité que reposent les multiples marchés, qui constitueront une force de pression pour la formation d'un grand marché urbain. Katia MATTOSO. Bahia: A Cidade do Salvador e seu mercado no século XIX. Op. cit. pp. 100/110.

30 - En 1817, l'oisiveté de la population libre et blanche, plutôt pauvre, frappait les yeux du voyageur français qui ne voyait que très peu de gens concernés par le travail, qu'ils soient propriétaires où qu'ils soient employés. Ils les voit au long des côtes, capables de survivre avec une livre de farine de manioc par jour et un peu de tabac. L. F. de TOLLENARE. Notas dominicais: tomadas durante uma viagem em Portugal e no Brasil em 1816, 1817 e 1818. Salvador, Livraria Progresso Editora, 1956. Lettre du 5 octobre 1817, pp. 320/325; et Lettre du 12 octobre 1817, pp 325/329.

31 - Un regard sur la surpopulation de la ville coloniale s'il se fonde sur des aspects économiques stricts serait trop renfermé dans une rationalisation de toute la société à partir des rapports de travail maître/esclaves et ne peut que brouiller la compréhension de la sous-utilisation de la force de travail dans toute son extension. Ainsi, le phénomène de l'oisiveté des personnes prend un sens différent selon le groupe social auquel elles appartiennent. Marcos P. de A. CAMARA. Op. cit. pp. 10/11.

32 - Nous croyons qu'il n'est pas correct de parler de population excédentaire esclave puisqu'elle devait assurer par son travail son propre maintien et celui de son maître. Ainsi, un esclave de trop c'est un esclave vendu ou un esclave affranchi.

33 - Ce mot "chasser" est utilisé ici par analogie à son utilisation dans les études portant sur les systèmes monétaires où, dans le pays qui avaient adopté le système bimétallique, la monnaie en argent, la moins bonne, "chassait" ou expulsait de la circulation la bonne monnaie frappée en or.

34 - Le travail manuel constituait une tâche capable de barrer l'ascension sociale de toute une famille:

"A preocupação nacional, que exclui dos empregos todo aquêles que por si, seus pais, ou avós, tiver exercido artes mecânicas, isto é, que tiver contribuído com seu trabalho para a multiplicação das riquezas." João RODRIGUES DE BRITO. Cartas econômico-políticas sobre a agricultura e o comércio da Bahia. Lisboa, Imprensa Nacional, p. 37.

"Le souci national qui exclue des emplois tous ceux qui par eux-mêmes, par leurs pères, et par leurs grands pères auraient exercé un métier artisanal, c'est à dire, contribué par leur travail à la multiplication des richesses".

35 - Raimundo FAORO établit la distinction entre les fonctionnaires, qui reçoivent un salaire monétaire, et l'agent, qui est le bénéficiaire d'avantages indirects obtenus grâce à des concessions et titres accordés par l'autorité royale. Raimundo FAORO. Os donos do poder. Op. cit. pp. 171/175.

36 - La distinction entre le "travail" et "l'emploi" dans le Brésil Colonial est très bien établie par Raimundo FAORO. Os Donos do Poder. Op. cit. pp. 171/176. Avoir un emploi signifiait, avant tout, avoir une délégation royale, donc avoir de l'autorité dans la société, ce qui, toujours, rapportait des ressources indirectes obtenues généralement par l'usage de cette autorité.

37 - Ou moins ceux qui se considèrent comme tels !

38 - Dans Vilhena nous trouverons énumérées les fonctions réservées aux blancs de la terre:

"Os Brancos naturais do País hão de ser soldados, negociantes, escrivães, oficiais em algum dos tribunais, ou Juízos da Justiça ou Fazenda, e alguma outra ocupação pública, que não possa ser da repartição dos negros, como cirurgiões, boticários, pilotos, mestres ou capitães de embarcações, caixeiros de Trapiches, etc... Alguns outros se bem que poucos ou raros se empregam em escultores, pintores, ourives, etc..." Luis dos Santos VILHENA. Op. cit. pp. 140/141.

"Les Blancs du pays seront soldats, négociants, notaires, officiers d'une des cours de justice ou de l'un des tribunaux de justice ou de finances, ou seront employés dans un autre occupation publique, qui ne puisse pas être occupée par des noirs, tels que chirurgiens, pharmaciens, pilotes, maîtres et capitaines embarcations, employés dans les magasins du port, etc. Il y en a d'autres, bien que peu nombreux ou rares, qui sont employés comme sculpteurs, comme peintres, comme orfèvres, etc..."

La seule énumération de ces emplois montre que l'homme libre soi-disant blanc était exclu de tout, sauf du service des armes, puisqu'il s'agit des fonctions qui exigent ou bien une préparation très onéreuse au Portugal (pour les médecins et les juristes) ou bien un rattachement à l'une des corporations d'artisans, ou encore, une proximité très étroite avec les gens hauts placés de l'administration royale.

39 - Normalement les fils des plus grands "senhores de engenho" trouveront toujours un moyen de se mettre au commandement des régiments de milice dans les alentours de leurs propriétés. Ils constitueront donc le bras armé de la chaîne du sucre. Ainsi, resteront dans les corps militaires en ville des officiers issus des familles moins riches et moins prestigieuses.

40 - Plusieurs auteurs se sont référés à la condition du soldat à la fin de la période coloniale: Patrice Ann AUFDERHEIDE. Order and Violence: Social Deviance and Social Control in Brazil. 1780/1840. Thèse de Doctorat présentée à la "University of Minnesota". 1976. José Honório RODRIGUES. Independência: revolução e contra-revolução. Rio de Janeiro, Francisco Alves, 1975. Luiz dos Santos VILHENA. Cartas de Vilhena. Notícias soteropolitanas e brasílicas. Anotadas por Braz do Amaral. Bahia, Imprensa Official do Estado, 1922. F.W.O. MORTON. The Conservative Revolution of Independence: Economy, Society and Politics in Bahia. 1790/1840. Thèse de Doctorat présentée à la "University of Oxford". Juin 1974. Antonio MONIZ DE SOUZA. Viagens e observações de um Brasileiro ... Première édition: Rio de Janeiro, Rua Traz o Hospício n° 160, 1834. Réédition. Revista do Instituto Geográfico e Histórico da Bahia, n° 72, 1945.

41 - Cela n'empêchait pas que dans plusieurs cas bien identifiés, le recrutement se faisait soit à l'aveuglette, soit comme vengeance personnelle ou bien encore comme expédient utilisé dans les guerres entre les familles. Voir Antonio MONIZ DE SOUZA (Op. cit.) et Luis dos Santos VILHENA (Op. cit.). Il dit encore:

"Todos os brancos que não tem emprêgo público, mulatos fôrros e negros libertos, tem praça nos diversos corpos, tanto de tropa de linha, como de Milícias Urbanas, sendo os destas obrigados a fardar-se à sua custa logo que assentam praça." IDEM.p.46.

"Tous les Blancs qui n'ont pas un emploi public, les Mulâtres libérés et les Noirs affranchis, étaient engagés dans les différents corps d'armée, soit dans les corps de ligne, soit dans les Milices Urbaines et alors obligés d'acheter eux-mêmes leurs uniformes au moment de l'engagement dans ces corps."

42 - VILHENA nous rapporte comment la désertion devient un expédient régulier de tous ceux qui ne veulent pas rester emprisonnés dans les régiments du roi pour s'enfuir vers l'intérieur.

43 - Un homme libre de couleur étranger dans un autre ville ou dans n'importe quelle contrée de l'intérieur, était soumis à l'action des autorités policières ou chasseurs d'esclaves qui, dans l'impossibilité d'identification d'un maître, le vendait quand même comme esclave. Cette pratique a été décrite par Antonio MONIZ DE SOUSA. Op. cit. p 18.

44 - Cette pratique de faire de l'armée un instrument de contrôle de l'excédent de la population masculine sera reprise à la fin du XIXe. siècle, au moment de l'après abolition de l'esclavage, quand les anciens maîtres d'esclaves demandent au gouvernement le recrutement massif pour maîtriser les contingents de nouveaux affranchis et pour obliger les autres à se soumettre au travail dans les plantations .

45 - Là encore, il faut soulever les différences par rapport au monde du sucre. A l'intérieur, les chaînes de l' "engenho" se reproduisent et se renforcent dans la structure militaire des Milices. En ville, dans un cadre de polycéphalie, l'institution militaire peut, en quelque sorte, jouir d'une autonomie par rapport au système hiérarchique sur place.

46 -

"Em Minas, Paraíba, etc. não faltam Soldados voluntários , ainda que o soldo não pase de 150 réis. Mais do que isto gasta o Estado nesta Capitania; mas perde-se a maior parte nos canais corruptos do fornecimento dos gêneros, que o Soldado aproveitaria, se recebesse tudo a dinheiro: mas põe-se-lhe o labéu de mal governado, para com este pretexto se lhe reter a maior parte do seu soldo, que ao fim se lhe entrega (se se entrega) em gêneros, que lhe ficam por mais do dobro do que valem." João RODRIGUES DE BRITO. Cartas Económico-políticas. Op. cit. p. 38.

"Au Minas, au Paraíba, etc. il ne manque pas de soldats volontaires même quand la solde ne dépasse pas les 15 "réis". L'Etat dépense bien plus, dans cette Capitainerie, mais la plus grande partie se perd dans les voies corrompues de l'achat de denrées, alors que le Soldat pourrait toucher toute sa solde en argent, mais on le qualifié injustement de prodigue, pour retenir la plus grande partie de sa solde: à la fin, quand on lui rend quelque chose on lui rend ces marchandises à des prix du double de leur valeur".

47 - Cette impression d'insécurité généralisée et de méfiance à l'égard de la troupe du pays pour imposer l'ordre en ville constitue une unanimité des témoignages des européens, par exemple, et finissent par justifier le mépris vis à vis de ces troupes. A l'inverse, tout le contingent militaire venu du Portugal est surestimé. L.F. TOLLENARE. Notas Dominicais. Op. cit. p. 323.

48 - La lecture du recensement du service public fait par Luis dos Santos VILHENA (Op. cit. Lettre n° VII), portant sur la garnison militaire; (Lettre n° VIII), portant sur l'instruction publique; (Lettres n° IX, X et XI) portant sur le gouvernement civil, sur l'administration de la justice et sur les administrations financières, fait apparaître une administration publique plutôt figée, bien loin de toutes les demandes sociales, et surtout de celles venues des populations éparpillés dans l'arrière-pays lointain, où l'absence de l'état laissait la place à toute sorte de violence et d'instabilité.

49 - Ces réponses ont été publiées en 1820 à Lisbonne par la "Imprensa Nacional" sous le titre Cartas econômico-políticas sobre a agricultura e comércio da Bahia pelo Dezenbargador João Rodrigues de Brito. Deputado às Côrtes e outros. Les analyses et les suggestions présentées ont une portée historique qui dépasse de loin le simple témoignage du temps. Plusieurs des ces, suggestions ont été acceptées par le prince Jean une fois arrive au Brésil, après 1808. Leur publication en 1820, au moment le plus chaud de la révolution libérale portugaise a renforcé le cours des idées libérales les plus radicales à propos du Brésil.

50 - La différence entre les réponses présentées se fait remarquer aussi dans la qualité des textes. Les maîtres de moulin consacrent en tout 26 pages dont 20 correspondent aux propos formulés par Manuel Ferreira da Câmara. Le mémoire rédigé par Rodrigues de Brito est long de 78 pages. Pour le contenu des réponses la différence est alors beaucoup plus frappante. Les trois hommes du sucre fondent leurs revendications sur des intérêts économiques bien particuliers, même quand ils font appel à quelques citations des économistes libéraux. Rodrigues de Brito, à son tour, fonde ses analyses sur une pensée économique libérale qui lui est familière et qui se lit à travers les auteurs qu'il cite: Adam Smith, Jean Baptiste Say, Sismondi, Young, Montesquieu, Bernad War, Condorcet, Dupont de Nemours, l'Abbé Boudeau et l'économiste bahianais José da Silva Lisboa.

51 - Il s'inspire dans ses réponses des principes d'économie libérale formulés par Adam Smith et J.B.Say: il les cite plusieurs fois pour soutenir ses propos à l'égard de l'économie bahianaise.

52 - Celeiro Público: espèce de grenier public qui réglait le commerce de la farine de manioc, le principal produit alimentaire en ville et aussi dans le Reconcavo.

53 - En ce qui concerne le "Grenier public", il soutiendra que la levée de toutes les mesures de contrôle de prix et d'interdiction d'exportation de la farine, est le seul moyen de faire baisser les prix de façon stable. La liberté de placer leur produit dans les marchés des autres provinces constituerait un puissant stimulant vis-à-vis les producteurs qui augmenteraient la production de cette denrée, ce qui, à la fin, aboutirait à l'abondance de la farine dans les marchés de Bahia et, par conséquent, à une stabilisation des prix à la baisse. Ce raisonnement théorique ne résiste pas au jugement car cette mesure est prise dans une économie où le marché était contrôlé par un corps commercial qui y exerçait un monopole. On ne parle que la langue du fond de la baie qui a toujours résisté à toute mesure administrative prise à l'encontre des besoins alimentaires de la ville. Dans ce cas précis, la production de farine de manioc a été toujours au centre du conflit.

54 - Manoel Ferreira da Câmara est venu du Minas Gerais pour devenir propriétaire de l'Engenho da Ponte. Son père était déjà propriétaire de l'Engenho Acaraí, au sud de Bahia. Il est reconnu comme l'un des maîtres de moulin qui a incorporé de nombreuses innovations techniques dans la production sucrière comme, par exemple, l'utilisation de la bagasse combustible. La dissémination de cette technique, déjà largement utilisée aux Antilles, a résolu l'un des pires problèmes de l'agro-industrie sucrière, celui manque de bois combustible. Francisco Marques de Góes CALMON. Vida econômico financeira da Bahia. Salvador, CPE, 1978. pp. 27/30.

55 - Sur la chaîne du sucre, RODRIGUES DE BRITO remarque:

"No segundo artigo não gozam mais liberdades os nossos Lavradores, porque lhes é proibida a fundação de fabricas, alambiques, armações de pescar, e engenhos de açúcar, sem licenças pendentes de certos requisitos, e formalidades dispendiosas. Tudo quanto dificulta o estabelecimento dessas fábricas, agrava a espécie de monopólio natural que logram os senhores das atuais, precisamente raras por dispendiosas, principalmente os engenhos; e deteriora em consequencia a condição já demasiadamente dura dos

Lavradores, que os não tem: os quais muitos anos vêem perder suas canas, por não acharem onde as moer, apesar de pagarem metade do seu produto por este benefício, além da renda da terra, no que sofrem principalmente os que tem servidão, que os obriga a moê-las em engenho determinado; pois os senhores deles os preferem naturalmente aos Lavradores desobrigados, com escandalosa lesão dos outros, que não ousam queixar-se, pela absoluta dependência em que estão postos, não vindo próximo outro engenho em que possam moer suas canas." João RODRIGUES DE BRITO. Op. cit. p. 5.

"A propos de la deuxième question, (question posée par le gouverneur) nos planteurs ne jouissent de plus de liberté, que parce que l'on interdit l'édification de fabriques, de distilleries, d'atelier d'attirail de pêche, et de moulins à sucre, sans des permissions qui exigent des conditions et des formalités coûteuses. Tous les obstacles à l'établissement de ces fabriques, aggravent encore cette espèce de monopole naturel dont jouissent les propriétaires des fabriques existantes, justement rares parce que très coûteuses, surtout les "engenhos"; et rend encore plus minable la condition déjà difficile des planteurs qui n'ont pas de moulins-à-sucre: lesquels pendant plusieurs années voient se perdre leurs cannes parce qu'ils ne trouvent pas où les faire presser, même quand ils payent la moitié de leur produit pour cette amélioration, en plus du paiement de la rente de la terre, ce qui frappe surtout ceux qui sont soumis à des contrats de fermage qui les obligent à presser leurs cannes dans des moulins déterminés; car leurs maîtres les préfèrent naturellement aux planteurs libres, ce qui provoque un scandaleux préjudice aux autres qui n'osent pas protester à cause de l'absolue dépendance à laquelle ils sont soumis, puisque ils ne voient pas d'autre "engenho" assez proche de leurs plantations où ils puissent faire presser leurs cannes"

56 - La fermeture de la frontière agricole par l'appropriation des grandes extensions par des propriétaires peu nombreux était la condition même de l'implantation de la grande propriété sucrière esclavagiste. Vera FERLINI. Op. cit. pp. 13/47.

57_ C.R.BOXER. A Idade de Ouro do Brasil: dores de crescimento de uma sociedade colonial. São Paulo, Cia. Ed. Nacional, 1969. p. 173.

58 - La violence disséminée dans tout l'intérieur de la province est présente dans des témoignages d'époque comme Antonio MONIZ DE SOUZA, João RODRIGUES DE BRITO, Luis dos Santos VILHENA, Von SPIX et von MARTIUS, Ce phénomène a été repéré par l'historien Ignacio ACCIOLI et plus récemment a été analysé en profondeur par Patricia AUFDERHEIDE. (Voir notice bibliographique)

59 -

" Consideradas atentamente as operações dos sobreditos Comissários, e revendedores, se conhece facilmente que eles não são outra coisa mais do que pequenos negociantes que interpõem os seus serviços entre o produtor e o consumidor, com proveito de ambos, na esperança de algum benefício, que é a retribuição devida ao seu trabalho, empate e risco de seus capitais."

"Os Comissários volantes tendem além disso a conservar a moralidade dos povos, prevenindo as fraudes, com que os comissários domiciliados no país costumam lesar os comitentes de Lisboa, e Porto, retendo-lhes seus capitais, recusando-lhes as contas, ou dando-lhas fraudulentas, fraudes que so podem bem precaver os mesmos comitentes, enviando com os generos pessoas de sua confiança, que os vendam, e empreguem n'outros o seu produto." João RODRIGUES DE BRITO. Op. cit. p.20.

"Si on regarde avec attention les opérations faites par lesdits Commissaires et revendeurs, il est facile de reconnaître qu'ils ne sont pas autre chose que de petits négociants qui proposent leurs services entre le producteur et le consommateur, au bénéfice des deux, dans l'attente d'un certain profit, le payement de leur travail, de l'investissement et du risque de leur capital. Les Commissaires ambulants aident aussi a préserver la moralité du peuple par la prévention des fraudes par lesquelles les commissaires résidant dans le pays trompent habituellement leur commettants de Lisbonne et de Porto, soit par la rétention de leurs capitaux, soit par le refus de leur rendre des comptes, soit encore par l'envoi de comptes rendus faussés. Le seul moyen dont disposent ces commettants est l'envoi avec les marchandises, des gens de confiance qui les vendront et qui replaceront leurs bénéfices ."

60 - Dans cette conjoncture de la fin du régime colonial à Bahia on enregistre 5 rébellions d'esclaves en 1807, 1809, 1810, 1814 et 1816. La vaste bibliographie sur ces révoltes a été commentée par João José REIS. Um balanço sobre os estudos das revoltas escravas da Bahia. In João José REIS (org.) Escravidão e invenção da liberdade: estudos sobre o negro no Brasil. São Paulo, Brasiliense, 1988. pp. 87/142.

61 - Dans son analyse de la Conspiration de 1798, Katia MATTOSO souligne très justement le désir d'inclusion dans la société bahianaise de ces révolutionnaires désirant être reconnus comme des citoyens à part entière. Katia MATTOSO. Bahia 1798: Liberdade, fraternidade, igualdade. Proposta de nova leitura. Ed. polycopiée. sd. p.19.

62. Dans le premier avis au peuple "Bahianais", ils annoncent qu'il y a déjà 676 personnes qui suivent le parti de la Liberté. Voilà leur liste:

Officiers de 1ère ligne: 34; officiers de Milices: 54; Hauts fonctionnaires: 11; sous-officiers de 1 ère ligne: 46; sous-officiers de milices: 34; soldats de 1ère ligne: 107; soldats de milices: 233; diplômés en lois: 13; du commun: 20; commerçants: 8; clerics: 70. Ignacio ACCIOLI. Op. cit. p. 107.

63 - La Conspiration des Tailleurs est un des événements les plus étudiés de l'Histoire de Bahia. Le commentaire critique de cette bibliographie a été fait par Katia MATTOSO. Op. cit. Dans ce même ouvrage, elle soutient une polémique contre Istvan JANCOSO auteur d'une thèse de "livre Docência" présentée à L'Universidade Federal Fluminense du Brésil sous le titre Contradições, tensões e conflitos: a inconfidência bahiana de 1798 dans la quelle il avance une interprétation marxiste de cette révolution. Au centre de cette polémique se place justement la question de comment comprendre la dynamique politique dans cette société hiérarchique. Est-ce que ce mouvement représenté déjà l'esquisse d'un projet de transformation sociale et politique comme on le comprend pour les révolutions libérales européennes? Ou bien est-ce que ce mouvement n'est plus que la manifestation d'un malaise limité à des couches urbaines subalternes? Pour ne pas plonger dans ce débat, qu'est-ce que l'Etat a réprimé? quels hommes? pour quelles idées? avec quels objectifs?

64 - La façon sélective par laquelle s'est exercée la répression a été fortement soulignée par Luis Henrique Dias TAVARES História da sedição intentada na Bahia em 1798. São Paulo, Pioneira, 1975. V. Il est évident que cette conspiration n'était pas déconnectée de

certaines personnes de l'élite bahianaise qui ont été évidemment épargnés par la répression.

65 - En ce sens Katia MATTOSO observe que le mouvement ce restreint à des groupes sociaux bien définis et que leurs revendications exprimées sont bien limitées à leurs univers. Elle a bien remarqué qu'il s'agit plutôt d'une revendication spécifique à des subordonnés de la corporation militaire.

66 - F.W.O MORTON. The conservative revolution of Independence. Op. cit. p. 126/127.

67 - Cette évidente présence des notables n'autorise pas à trop foncer dans la thèse de leur trahison à l'égard du mouvement ou même de l'existence de deux étapes comme le veut Luis Henrique Dias Tavares, mais nous amène certainement à conclure pour une certaine permissivité de ceux qui étaient en condition par leur position hiérarchique de l'empêcher. Ainsi, même si le mouvement était limité aux couches moyennes et pauvres, il était aussi représentatif d'un malaise de certaines hiérarchies. L'analogie en Histoire n'étant pas permise, nous ne pouvant pas toute fois ignorer l'un des traits de la culture politique de Bahia qui est l'usage de l'inaction ou de l'omission comme expédient employé par les élites pour retirer leur appui à un régime déterminé.

68 - L'un des regards le plus riches sur le plan symbolique est la description presque en langage théâtral de l'exécution de João de Deus faite par Affonso RUI A primeira revolução social brasileira. 2a. edição. Salvador, Tip. Beneditina, 1951.

69 - Sur la suite du mouvement de 1798, nous essayerons de ne pas y voir le départ d'un processus linéaire qui aboutirait à l'indépendance, (puisque les continuités dans le sens de la permanence de certaines idées politiques telles que l'anti-absolutisme, république). MORTON. Op. cit. p. 150/151. Il faut y chercher un incident de plus dans une suite d'événements qui ont abouti à une fracture du système hiérarchique urbain qui ne sera transformé, avec beaucoup de changements qu'après 1837, à la suite de la dernière révolution urbaine de Salvador.

70 - Jacques GUINEBAUD. Réflexions sur l'état actuel du Brésil. MAE. Mémoires et Documents. Brésil. Vol. I. Fols. 4/17. Voir Annexe n° 1.

71 - José Lúcio de AZEVEDO. Epocas de Portugal Econômico. Lisboa, 1947. pp. 443/444. Apud Waldemar MATTOS. Panorama econômico da

Bahia. 1808/1960. Salvador, Edição comemorativa do sesquicentenário da Associação Comercial da Bahia, 1961. P. 16.

72 - Jacques GUINEBAUD. Réflexions sur l'état actuel du Brésil. Op. cit. Fols. 4/17. Voir Annexe I.

73 - En 1789, à la suite d'une dénonciation, avorte un mouvement considéré par les autorités coloniales comme une "Inconfidência", c'est-à-dire une conspiration contre l'autorité royale. Autour des conspirateurs se rassemblaient quelques personnes distinguées de la société locale, formées dans l'esprit des lumières, et quelques autres issues de rangs plus modestes, qui jouaient probablement le rôle de divulgation des idées et des consignes de la rébellion auprès des populations placées au bas de l'échelle sociale. Ce fut justement l'un de ces personnages, Joaquim José da Silva Xavier, dit "Tiradentes", qui fut le bouc émissaire qui a subi le châtiment extrême le 21 avril 1792. Par ce qui fut révélé dans le procès mené contre les "inconfidentes", l'insatisfaction des "mineiros" était dressée justement contre le statut colonial auquel cette riche province brésilienne était soumise, ce qui se traduisait par une fiscalité de rapine pratiquée par l'Etat absolu portugais. C'était donc normal que cette résistance au pillage ait porté les habits d'une idéologie libérale, répandue un peu partout en occident, et même dans les premières manifestations d'une idée de l'indépendance de la colonie de l'empire des Bragançe.

74 - Cette description du Brésil à l'époque de l'émigration de la Cour portugaise vers l'Amérique s'inspire largement sur le mémoire rédigé par le consul de France à Porto, M. Jacques Guinebaud. Ce diplomate Français a été par ce mémoire responsable de l'implantation des premiers consulats Français au Brésil. L'analyse qu'il fait de l'économie brésilienne sera commenté au troisième chapitre. Jacques GUINEBAUD. Réflexions sur l'état actuel du Brésil par J. Guinebaud, Consul de France à Porto. 1814. MAE. Série Mémoires et Documents. Brésil. Vol I, fols. 4/17. Voir aussi Jacques GUINEBAUD. De la création de quelques postes consulaires. MAE. Série Mémoires et documents. Brésil. Vol. I, fols. 30/45. Voir Annexe I.

75 - A Bahia siégeait encore la Cour d'Appel avec juridiction sur tout le Brésil. De plus, en raison de la primauté de son évêché sur les autres villes brésiliennes, Bahia était placée dans une position très prestigieuse au Brésil.

76 - Il s'agit surtout des officiers étrangers engagés dans les forces portugaises.

77 - Il est très significatif que cette décision ait été prise, à la demande des notables locaux, ce qui montre qu'au moment de son arrivée à l'ancienne colonie soudainement transformée en siège de la monarchie portugaise, le pouvoir absolu voulait consulter de près les intérêts de l'élite locale et fonder avec elle de nouveaux rapports politiques. Quand à la décision économique elle-même, il est certain qu'elle a été prise sur le navire "Medusa", encore mouillé au port de Lisbonne, où Lord Strangford s'est rencontré avec le ministre Portugais des affaires étrangères Antonio de Araújo de Azevêdo. Le ministre anglais aurait alors imposé au gouvernement portugais l'ouverture des ports brésiliens au commerce anglais, la cession d'un port exclusif aux Anglais (très probablement celui de Santa Catarina, au sud du Brésil pour y installer la contrebande anglaise sur La Plata) et l'établissement de tarifs spéciaux pour le commerce anglais au Brésil, sans quoi l'amiral Sidney Smith, commandant de la flotte anglaise stationnée au large, menaçait de ne laisser passer aucun convoi portugais royal vers le Brésil. J. Lucio de Azevêdo. Epocas de Portugal econômico. Lisboa, 1947. p. 445. et Manoel PINTO DE AGUIAR. A abertura do portos do Brasil. Bahia:Progresso, 1960. p. 38/39, nota. Apud. Waldemar MATOS. Panorama econômico da Bahia. 1808/1960. Salvador, Associação Comercial da Bahia, 1960. p. 17.

78 - Les aspects économiques de l'ouverture des ports brésiliens au commerce anglais en 1808, les traités de 1810 par lesquels concédés des tarifs spéciaux au commerce anglais et l'ouverture du commerce brésilien à toutes les nations, en 1814, seront l'objet du 3^{ème} chapitre, où sera traité le nouveau choc d'insertion du Brésil dans le marché mondial.

79 - Il a été nommé gouverneur de la Capitainerie de Bahia le 30 septembre 1810 et a gouverné cette capitainerie jusqu'en février 1818 quand il devient ministre et secrétaire d'état pour les affaires de la Marine et d'outre-mer.

80 - Les oeuvres les plus importantes créées sous le gouvernement du comte d'Arcos sont :

- a) le développement de l'instruction publique par la création de 24 nouvelles classes de premières lettres, de latin, de chimie, d'agriculture, de dessin, de pharmacie, d'agriculture et de musique;
- b) la fondation de la faculté de chirurgie;
- c) la création d'une classe de commerce;
- d) l'installation d'une fondation militaire;

- e) l'installation de la première typographie et l'édition du premier journal brésilien "Idade d'Ouro";
- c) l'installation et organisation de la bibliothèque publique avec 3.000 volumes;
- d) l'installation du théâtre public.

Francisco Marques de Góes Calmon. Vida econômico-financeira da Bahia. Salvador, CPE, 1978. pp. 37/38.

81 - D. Marcos de Noronha a aussi joué un rôle de pacificateur des élites mécontentes qui ont participé aux conspirations de 1789 dans le Minas et en 1798 à Bahia. Ce sujet a été largement traité par Kenneth MAXWELL. A devassa da devassa. A Inconfidência Mineira: Brasil e Portugal-1750/1808. Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1978.

82 - Le 28 Février 1813, à la suite d'un soulèvement d'Africains de la nation Ussah, la troupe a chargé et en a écrasé un bon nombre sur place. Les manifestants arrêtés choisis pour leur rôle de "chef" ont été pendus en place publique le 18 Novembre 1813.

83 - Pour l'historien Keneth MAXWELL, la paix du comte d'Arcos était suivie uniquement par les mulâtres de Bahia, surtout ceux engagés dans les corps militaires. Il essaye d'expliquer cette résistance par la combinaison du ressentiment racial, de la hausse des prix des aliments et de l'influence des idées de la Révolution Française. Kenneth MAXWELL. Op. cit. p. 248.

84 - Le comte d'Arcos a fait couronner sa paix des notables et des comptables par une expédition punitive contre la capitale du Pernambouc révoltée contre le gouvernement de Rio. Il l'a organisée motu proprio, avec des ressources humaines et financières locales. Des leaders de cette révolution ont été traduits en justice à Bahia, y ont été arrêtés ou exécutés et leur châtement a réalimenté le mécontentement des couches populaires victimes du même genre de répression 18 ans auparavant.

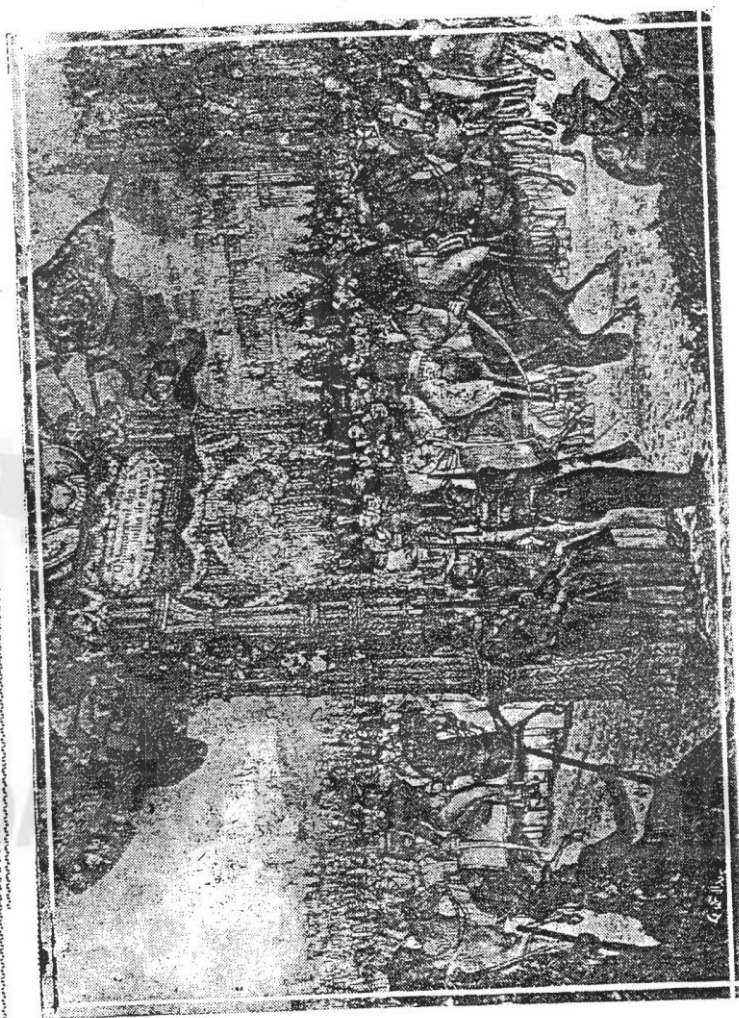


FUNDAÇÃO PEDRO CALMON

LIVRE II
A BOITE DE PANDORE

"Le lendemain 30 novembre, il arriva à la fois trois navires de Lisbonne, qui apportaient la nouvelle du succès complet obtenu par les insurgés du Portugal, le renvoi de la Régence, et la convocation des nouveaux CORTES. Les journaux et lettres de Lisbonne se répandirent bientôt dans la ville, tout le monde les lut, et leur effet fut tel, que l'on put croire au bout de quelques jours, qu'un mouvement allait éclater. Tout le monde paraissait d'accord. Les négociants, les magistrats criaient également à la réforme, les militaires étaient prêts à les seconder. Le gouverneur intimidé et malade, d'ailleurs, ne prenait aucune mesure: peut être craignait-il de compromettre son pouvoir déjà chancelant" 1

Entrada do Exército Pacificador na Cidade





FUNDAÇÃO PEDRO CALMON

CHAPITRE III
LA MECHE ALLUMÉE

A - Les vents de la révolte

Les nouvelles de la révolution au Portugal ont trouvé une ville bouillonnante. La cible de tous les mécontentements était le gouvernement qui siégeait à Rio de Janeiro. Il représentait le pouvoir absolu installé sur place. La propagation de la conspiration parmi les notables de la ville, les Portugais et les riches "fils de la terre" en étaient la preuve². Des officiers de l'armée se rallièrent à des radicaux tels que Cipriano Barata, un planteur de canne connu par ses idées exaltées. La mobilisation des gens bien en place de cette société bahianaise avait l'air d'être intense dans les clubs secrets de la franc-maçonnerie, et elle se nourrissait des idées libérales de l'époque³.

La mère marâtre.

Le moment était venu pour les notables de Bahia pour une négociation générale du pacte politique et de la nature des rapports économiques entre les pays composant l'empire portugais. La "Révolution Constitutionnelle" de Porto était bien l'ouverture d'un tel processus politique, car tout affaiblissement du pouvoir absolu de Jean VI, installé à Rio, impliquerait le déblocage de la voie d'accès des riches propriétaires brésiliens aux postes de la haute bureaucratie, notamment par des élections pour la nomination des titulaires⁴.

De grandes questions étaient d'ores et déjà posées à propos du statut politique de plusieurs territoires portugais. Les Bahianais avaient compris l'appel à une assemblée générale constituante comme l'ouverture d'un processus politique de perfectionnement de la structure de l'empire portugais auquel ils appartenaient comme sujets. L'adhésion enthousiaste de l'élite de Bahia

était, au début, confortée par un esprit d'appartenance à une grande nation portugaise.

La création par le prince d'un Royaume du Brésil uni à celui du Portugal et de l'Algarve, était mal vue par les bahianais. Mis à part l'ancien mécontentement dû au choix de Rio comme siège de l'administration coloniale en 1763, cette nouvelle organisation de l'état ne répondait qu'aux impératifs de l'administration de l'empire et ne correspondait pas à la constitution politique d'une nation brésilienne⁵. Il était courant, à l'époque, de formuler l'idée d'une patrie bahianaise dans une grande nation portugaise⁶. D'ailleurs, il n'est pas difficile de comprendre que des sujets d'un empire en guerre contre la France napoléonienne, à l'époque grande exportatrice de l'idée de nation fondée sur un peuple de citoyens égaux, auraient pu se laisser influencer par le modèle britannique - leurs alliés - d'un empire composé de peuples de traditions fort différentes. Il y avait aussi le modèle de la jeune fédération américaine, si chère aux républicains et aux Pernamboucans, où l'institution de l'esclavage n'était toujours pas supprimée à cause de l'autonomie des états fédérés.

Il se développa plutôt à Bahia une tendance vers l'idée d'un fédéralisme permettant l'autonomie de la patrie bahianaise ralliée à bien d'autres patries, dans un empire portugais gouverné par une constitution et par des lois libérales. Telle était la formulation du "républicain" le plus radical de Bahia, Cipriano Barata, juste au moment de son départ pour l'assemblée constituante⁷.

Une deuxième idée nourrie par les Bahianais était celle d'un équilibre entre les deux hémisphères. Les esprits plus simples⁸ rêvaient que le Portugal et le Brésil, comme des frères d'une même famille, se partageraient tous les bienfaits de la nouvelle constitution⁹.

Cependant les notables de Bahia n'avaient point compris le rôle que les révolutionnaires d'outre-mer leur avait déjà attribué dans un empire portugais "régénéré"¹⁰. Néanmoins, se développait outre-atlantique un très fort sentiment de rejet vis-à-vis de tout ce qui concernait ces portugais de l'Amérique.

Dans une première proclamation adressée à l'extérieur, le 15 décembre 1820, le "Manifesto da Nação Portuguesa aos soberanos e povos da Europa" - Manifeste de la Nation Portugaise aux souverains et aux peuples d'Europe - ces révolutionnaires ne cachaient pas leur hostilité envers tout ce qui rappelait le Brésil¹¹.

Au début de cette plaidoirie se trouvait l'affirmation d'un péché originel qui était à la source de toutes les calamités ayant frappé la vie des Portugais: la fuite vers le Brésil du prince alors régent, puis roi, Jean VI, qui avait laissé derrière lui un pays en crise. A la différence avec le temps des jacobins français où le roi était accusé de conspirer contre la nation au profit de ses ennemis, les jacobins portugais accusaient la royauté du délit d'abandon de la nation¹².

Ce peuple, livré à son propre sort, avait donc vaincu ses ennemis tout seul, exploit qui lui avait rendu sa souveraineté. Dans ce drame politique, prétendaient les Portugais, il y avait encore un autre personnage, le rejeton de l'empire qui avait tiré bénéfice de tous les malheurs de sa mère européenne et qui avait séduit à tel point le père de la nation, le roi, qu'il ne voulait plus rentrer à la maison. Cet espèce d'Oedipe inversé était le Brésil.

Cette trame se développait dans deux directions qui s'entrecroisaient. Est décrit l'état de misère qui s'était installé au Portugal à cause de la destruction de l'industrie, de la marine marchande et de la marine de

guerre¹³ comme aussi l'affaiblissement démographique et la crise agricole¹⁴. A cause de ces malheurs résultant des guerres qui avaient ravagé le territoire portugais, le maintien d'un royaume au Brésil pesait trop lourdement sur le peuple portugais. La première raison du mécontentement, concernait directement les militaires, justement eux qui avaient déclenché cette révolution: par l'envoi de soldats métropolitains vers le Brésil.

Le roi Jean VI et surtout son épouse Carlota Joaquina, soeur de Fernando VII roi d'Espagne, étaient en train de mener une politique de force dans la région du "Rio de la Plata". Installés à la "Colonia do Sacramento", au bord oriental de l'embouchure de ce fleuve, les Portugais essayaient d'intervenir dans la politique des provinces espagnoles où était ouvertement entamé un processus d'acheminement vers l'indépendance. Carlota Joaquina, héritière de la couronne espagnole, jouait la carte de l'alternative légitimiste vis-à-vis de l'élite créole argentine. La réussite d'un tel projet reviendrait à constituer un grand empire hispano-portugais en Amérique du Sud, ralliant ainsi, par l'union personnelle des deux têtes couronnées, le Royaume du Brésil à l'ancien Vice-royauté de Buenos Aires. Pour appuyer ces prétentions, il a fallu déplacer d'importants contingents militaires vers la province de São Pedro do Rio Grande do Sul et vers la province "Cisplatina" - l'Uruguay occupée¹⁵.

L'insatisfaction militaire portugaise se dressait contre cette guerre considérée comme absolument inutile et qui se déroulait dans les contrées lointaines du sud de l'Amérique, très éloignées des villages des côtes du Minho, où voulaient rentrer les soldats. Il faut remarquer que l'armée portugaise était composée de plusieurs détachements formés par des vétérans de la guerre de sept ans en Espagne et même par des vétérans des corps portugais qui avaient fait la campagne de

Russie avec la Grand Armée et qui étaient donc restés plus de 8 ans sous les drapeaux¹⁶.

Le Royaume du Brésil était donc présenté, dans le manifeste de la révolution portugaise, comme une énorme pompe qui aspirait les ressources financières du Portugal: le résultat immédiat était le non paiement des salaires des fonctionnaires et des militaires¹⁷. Dans ce cas particulier, le document des révolutionnaires révèle un état d'esprit déjà connu du Roi et répandu surtout parmi les soldats¹⁸.

Mais finalement de quel Brésil parlaient ces révolutionnaires? La hantise, la peur du Brésil, ne peuvent s'expliquer que par la profonde méconnaissance des caractéristiques des sociétés qui se développaient depuis trois siècles dans cette Amérique immense et variée. Il est certain que l'afflux de dizaines de milliers de Portugais de la métropole, déplacés avec la Cour portugaise en 1808 ou transférés vers le Brésil au long de cette bonne douzaine d'années de villégiature royale à Rio, a fixé au Brésil une population européenne dépaycée, sans aucun autre intérêt au Brésil que les sinécures procurées par la proximité du roi. Cette population cultivait sous les tropiques, des habitudes transplantées d'Europe, en même temps que le mépris envers celles de la population locale qui représentaient tout de même le résultat d'une longue histoire de réinvention et d'adaptation de la culture européenne aux Amériques. En 1817, le Français Tollenare décrivait des "corridas" à l'espagnole à Bahia, auxquelles participaient comme acteurs et comme spectateurs, des gentilshommes de l'entourage du gouverneur-capitaine général¹⁹.

Cependant, dans cette population, il n'y avait pas que des personnes bien placées dans les hiérarchies civiles et militaires. Le transfert de sections administratives

et de corps militaires entiers, amenèrent aussi au Brésil des membres du petit peuple portugais qui n'auraient jamais eu une raison d'y venir ni aucune chance ou intérêt de s'informer sur ce monde d'outre-atlantique.

Dans un exposé fait aux "Côrtes" à propos de l'état politique du Brésil, le ministre des affaires étrangères du Portugal, précisa ce problème sous tous ses aspects. D'après lui, les gens du Brésil étaient, à cause du climat, naturellement de caractère doux et ouvert. Ils pratiquaient les largesses de l'hospitalité à l'égard des européens. L'européen sage et bien-élevé y voyait de la courtoisie; ceux de bas rang et de mauvaise éducation prenaient ces habitudes pour de la faiblesse et de l'esprit de soumission ou pour de l'infériorité. Une telle incompréhension résultait donc, toujours d'après lui, de conflits qui avaient engendré à la veille de la révolution portugaise, un état de haine réciproque entre le petit peuple portugais émigré et toutes les couches sociales formées des natifs du pays²⁰.

Dans ce même rapport, le ministre reproduisait une vision de la société brésilienne et en particulier de celle de Rio de Janeiro qui a certainement fort contribué à cette méconnaissance portugaise des populations du Brésil²¹. Il ne considérait comme partie du peuple brésilien que les riches propriétaires²². Le "peuple mécanique", c'est à dire les travailleurs manuels urbains libres et toutes les couches populaires, d'ailleurs largement majoritaires dans la société brésilienne, se voyaient, du coup, exclus des peuples brésiliens, sujets de l'empire, dont l'opinion aurait dû être prise en compte par cette assemblée constituante²³.

La famille royale à Rio, accompagnée d'une nombreuse suite de fonctionnaires, de nobles et de privilégiés de toute espèce, s'était mise à l'abri des souffrances dues aux guerres européennes; elle était entourée de riches

maîtres d'esclaves avec qui elle partageait l'argent tiré des revenus du pauvre Portugal. Voilà l'image simplifiée de l'Amérique portugaise présentée à l'homme de la rue de Lisbonne qui a vite fait de prendre le peuple brésilien comme bouc émissaire de toutes ses souffrances.

Les notables révoltés

Le 1er décembre 1820 arrivait à Bahia la frégate autrichienne "Carolina Augusta" portant le comte de Palmela, ministre des affaires étrangères du Portugal, qui avait vu éclater la Révolution à Lisbonne. Pour calmer les esprits, il reçut toutes les autorités et les représentants des hauts rangs de la société de Bahia²⁴.

Le jour suivant arrivait le paquebot de Rio de Janeiro et le roi ne se prononçait toujours point à propos de la révolution en Europe. Les esprits s'échauffent, les troupes de ligne sont en état d'alerte et les milices sont armées. Le ministre avait constaté que l'opinion était largement dressée contre le gouvernement de Rio. Il repartit le lendemain avec l'intention de décider le roi à accepter la "future constitution" portugaise ou bien d'en donner une au Royaume du Brésil²⁵. Le ministre portugais, si mauvais connaisseur du peuple de Bahia, comme du reste des populations brésiliennes, s'était convaincu que, le lendemain, la révolution éclaterait à Bahia pour obliger le roi à accepter l'assemblée constituante portugaise.

Le ministre européen, ne connaissant pas les particularités du calendrier culturel de Bahia, ne savait pas que, pendant les mois de décembre et janvier, période de fêtes religieuses, période aussi de vacances de l'administration et du port (du 20 décembre au 10 janvier) et des fêtes populaires jusqu'au Mardi Gras, ce n'était pas le temps des mutineries militaires ou de

révolutions de gentilshommes. A une époque où le contrôle privé des maîtres sur leurs esclaves était affaibli, tous les efforts des forces militaires étaient orientés vers le maintien de l'ordre public toujours menacé par des actes individuels d'indiscipline ou par des soulèvements collectifs d'esclaves²⁶. C'est pourquoi le gouverneur de Bahia, le comte de Palma, montrait très peu d'intérêt à l'égard du va-et-vient des conspirateurs, surtout militaires, et restait, par contre bien attentif aux manifestations populaires.

Et il avait d'ailleurs ses raisons. Tandis que pour les gens bien placés, qui étaient en train de déclencher une révolution, le moment paraissait venu pour réformer la structure de l'état, pour le peuple de couleur, par contre, la révolution ne pourrait être que sociale. Il fallait lutter contre les inégalités sur lesquelles se fondaient les hiérarchies. Le jour même de l'arrivée du courrier de Lisbonne, le 30 novembre 1820, les mulâtres et les nègres libres avaient déjà manifesté leur insatisfaction contre les autorités²⁷. Cette population avait le cri de la révolte étouffé dans la gorge. Retentissaient encore aux oreilles du peuple, les bruits des tambours qui ouvraient le cortège conduisant, en 1798, il y avait une vingtaine d'années, les "tailleurs" et les soldats conjurés jusqu'à l'échafaud, en 1798²⁸.

Malgré les manoeuvres entreprises par le gouverneur de la ville pour ajourner l'éclatement de la révolution constitutionnelle à Bahia, celle-ci se produit le 10 février 1821. Un mouvement militaire résultant de deux mois de conspiration se déclencha contre le comte de Palma. Le déroulement de cette révolution montrera à l'évidence que les radicaux "fils de la terre" menaient la rébellion militaire contre le gouverneur représentant le Royaume du Brésil²⁹. En fait, la révolution portugaise a été dirigée par des Bahianais, contre le gouvernement "brésilien" de Rio de Janeiro.

C'est au chirurgien Cipriano Barata, ancien accusé et condamné pour sa participation à la conspiration de 1798, qu'est revenu, certainement, l'honneur de déclencher le mouvement. Accompagné de ses fidèles, c'est lui le responsable de l'arrestation du commandant du corps d'artillerie, le colonel Pires Borralho, remplacé par le lieutenant colonel Manoel Pedro de Freitas Guimarães qui prend alors le commandement de ce détachement militaire et incite les soldats à la rébellion par une violente proclamation contre le gouvernement dont le siège est à Rio de Janeiro.

Le texte de ce manifeste illustre bien l'adhésion enthousiaste de ce commandant militaire Bahianais, ou du moins de son entourage radical, à la cause des révolutionnaires portugais. Il informe d'abord les soldats de la victoire obtenue par les frères européens contre le despotisme; ensuite il fait siennes toutes les accusations proférées par les révolutionnaires portugais contre le Royaume du Brésil et il dit que Bahia, aussi, souffrait de ces méfaits. A la fin du manifeste, il accuse le gouvernement de Rio de Janeiro de trahison à cause de ses manoeuvres pour ajourner son adhésion au mouvement portugais³⁰.

Malgré la participation décisive de la troupe portugaise, le seul combat de rue se déroule à l'intérieur même des troupes brésiliennes. Le maréchal Felisberto Caldeira Brandt Pontes qui commandait la troupe fidèle au gouverneur est battu. Dans ce combat tombait le major Hermogenes de Aguillar Pantoja. La médiation entre les opposants a été celle d'un autre brésilien, le maréchal Luís Paulino Pinto de Oliveira da França. La nouvelle de la victoire a été rapportée aux commerçants et commis portugais dans le bas quartier de la ville par le lieutenant Sérgio Veloso à la tête d'un piquet de cavalerie³¹.

Il est toujours intéressant de remarquer que l'histoire de vie de ces personnages, leur passé et le rôle qu'ils joueront presque tous dans le futur immédiat sont fort représentatifs des diverses tendances de l'élite bahianaise.

Le lieutenant-colonel Manoel Pedro Guimarães, militaire professionnel, acclamé général et commandant des armées de la Province de Bahia, deviendra un personnage clef, le symbole du "fils de la terre" qui accède au pouvoir par l'action des plus exaltés des révolutionnaires parmi lesquels Cipriano Barata. Pendant les événements qui suivront, il saura uniquement faire valoir son grade et réclamer le commandement des troupes. Mais, dès les premiers affrontements, il montrait des signes évidents de maladie mentale³².

Le maréchal Felisberto Caldeira Brandt Pontes, futur marquis de Barbacena, est un des personnages les plus représentatifs de cette période. Propriétaire de plusieurs "engenhos" et maître d'un grand nombre d'esclaves, il avait été, pendant le gouvernement du comte de Arcos, le symbole de l'entrepreneur cherchant à moderniser la province par l'introduction de nouvelles technologies: lui est dûe la première utilisation à Bahia des engins à vapeur, tant pour la fabrication du sucre que pour le transport maritime³³. Au côté des plus importants commerçants et trafiquants d'esclaves, il était également présent parmi les plus importants actionnaires de la première agence filiale de la Banque du Brésil à Bahia. Il avait fait de son attachement farouche à l'esclavage des travailleurs noirs, une caractéristique personnelle, ce qui le poussa à lutter contre le gouverneur qu'il accusait d'avoir été trop complaisant lors du soulèvement des noirs de nation Ussa, en février 1813.

Il faut cependant remarquer que le roi avait alors lui-même fait des reproches au gouverneur pour son excessive sévérité dans la répression armée contre des "misérables"³⁴.

Son attitude politique pendant ces temps de troubles était aussi bien représentative du comportement général des maîtres des grandes habitations. Bien qu'ayant aussi participé aux conspirations du Barata, toujours ambigu, Brandt Pontes se trouva finalement dans le camp opposé à ses anciens collègues et même à ses familiers, mêlés à la conspiration³⁵.

Un autre personnage important dans cette conjoncture est le maréchal Luis Paulino Pinto da França. Ce fils de Bahia, descendant d'une famille portugaise liée à la magistrature et au haut commandement militaire, propriétaire d'une habitation - Aramaré - devient le symbole de la lâcheté, de la mollesse et même de la trahison à la cause de l'indépendance parce qu'il soutiendra jusqu'à sa mort une bonne entente entre le Brésil et le Portugal³⁶. Lors de l'Indépendance, sa famille sera séparée en deux branches, l'une restera au Brésil avec sa veuve Maria Barbara et son fils cadet, Luis Paulino et l'autre partira au Portugal avec son fils aîné Bento³⁷.

Le jeune lieutenant Sergio Veloso, le héraut de la révolution auprès des Portugais, sera un personnage présent dans tous les soulèvements militaires jusqu'à la révolution de 1837, la Sabinada, dont il prendra le commandement militaire³⁸.

Le major Hermogenes de Aguillar Pantoja, mort dans cet affrontement, était un ancien inculpé de la Conspiration des Tailleurs de 1798. Acquitté, alors que ses subordonnés, pourtant mêlés à la même affaire, ont connu la mort par pendaison, il tombera du côté de

l'absolutisme, victime des balles tirées par les libéraux³⁹.

Du côté des militaires Portugais, le plus important est le lieutenant-colonel Ignacio Madeira de Mello, commandant au 12ème bataillon d'infanterie, composé entièrement par des Portugais. Il jouera le rôle d'un petit Napoléon des Portugais de Bahia. Dans son entourage, se trouvent les capitaines Francisco de Paula Oliveira - commandant la cavalerie - et Francisco José Pereira - le futur commandant du 12ème bataillon d'infanterie. Ces deux militaires prendront la tête du jacobinisme portugais à Bahia qui allumera la mèche de la grande explosion qui s'en suivra. Ce parti sera connu comme le parti de la "Praia" - Plage - référence à la rue de la Plage, rue longue et tortueuse qui longeait l'extension de plusieurs quais du port de Salvador où s'était établi le commerce d'exportation et d'importation. Dans ce quartier se concentrait une population portugaise composée par des riches propriétaires et aussi par leurs commis et employés⁴⁰.

A l'intérieur de ce courant politique se trouvait encore un noyau plus radical, le club de "Água Branca", dont les meneurs les plus importants étaient ces deux capitaines et un commençant nommé Farias⁴¹. Ce groupe restreint aurait exercé une influence énorme sur Madeira de Mello⁴² qui, devenu général par décision des Côrtes de Lisbonne, jouera le rôle de dictateur. Il est sûr qu'ils ont allumé la mèche d'un long cycle de mouvements populaires à Bahia jusqu'en 1837.

B. La "polis" de discorde

Le 10 février 1821, la cité de Bahia vivait un jour de gloire. La victoire du mouvement militaire en appui de la révolution portugaise, replaçait cette ville au centre

de la vie politique de l'empire atlantique. Le bras de fer engagé entre l'assemblée constituante siégeant à Lisbonne, qui avait le contrôle sur le Royaume du Portugal, et le pouvoir absolu siégeant à Rio, venait de tourner en faveur de la cause de la constitution. Il était évident que sans la Province de Bahia, il serait impossible d'assurer la souveraineté du roi sur l'ensemble des territoires brésiliens, spécialement sur ceux du Nord-Est⁴³. Était enfin arrivé le temps où les personnages bien placés de Bahia pourraient démontrer leur efficacité et leur intelligence dans le monde colonial portugais⁴⁴. Il fallait donc, dans leur projet, savoir bien se placer entre ces deux sources de pouvoir pour créer le fait accompli de l'autonomie régionale⁴⁵.

Pour exercer le gouvernement de la province jusqu'au jour de l'acceptation solennelle de la constitution par le roi, il se constitua, le même jour une junta de gouvernement provisoire dans le palais du Conseil Municipal qui d'ailleurs avait approuvé l'acte de constitution de cette junta.

La nomination des membres de ce comité démontrait la volonté politique de rassemblement des couches haut placées dans la hiérarchie sociale de la ville, aussi bien que des courants d'opinion de la cité. S'y trouvaient des représentants des négociants portugais des plus ardents comme José Rodrigues Vianna, les deux capitaines portugais, Paula et Pereira, le magistrat Moura Cabral, tous inscrits au club Agua Branca. Le clergé était représenté par le doyen José Fernandes da Silva Freire. L'agriculture, c'est à dire les maîtres de moulin à sucre, était représentée par Paulo José de Mello Azevedo e Britto, lui aussi conseiller municipal de la ville de Salvador. Les radicaux brésiliens étaient bien présents, eux aussi, par des hauts gradés du gouvernement comme le lieutenant-colonel, vite devenu général par acclamation populaire, et comme le médecin mulâtre José

Lino Coutinho, très connu pour ses idées libérales. Dans ce gouvernement provisoire le corps judiciaire pouvait compter sur José Caetano de Paiva.

Pour assurer aussi l'appui des magistrats, corporation importante et traditionnelle à Bahia où siégeait une cour d'appel avec juridiction sur tout le Royaume du Brésil, la junte créa une commission formée par les conseillers Francisco Carneiro de Campos, Joaquim Ignacio da Silveira Motta, et par le maître Diogo Soares da Silva Bivar, dont le but était d'exercer la censure sur la presse récemment libérée par cette même junte, quelques jours auparavant.

Il était évident que ce nouveau pouvoir comptait sur l'appui de tous les groupes d'intérêt influant dans la vie politique de la cité⁴⁶. Pour assurer sa souveraineté sur l'ensemble du territoire de la capitainerie de Bahia, il faisait parvenir à toutes les villes et cantons de l'intérieur l'ordre d'adhérer au nouveau régime et en même temps, pour apaiser la colère des soldats composant les corps formés par les gens du pays mais dont les soldes restaient impayées depuis plusieurs mois, il réussissait à trouver les moyens de faire payer les soldes en retard⁴⁷.

Autonomie à la bahianaise

Dans les premiers jours de la révolution s'était vite constitué un vrai gouvernement de Bahia. Il avait à sa tête une junte provisoire qui s'appuyait à la fois sur le Conseil Municipal de Salvador et sur les conseils des villes situées à l'intérieur sur le corps judiciaire dont le siège était à Bahia, sur la hiérarchie religieuse⁴⁸ et, enfin sur les corps armés formés par des Portugais et par des Bahianais.

Le 12 février, la junta de Bahia adressa une lettre au roi Jean VI. Elle y faisait état de la révolution à Bahia dans le cadre de la révolution portugaise⁴⁹. Elle présentait aussi au roi ses vœux d'obéissance vis-à-vis de la dynastie des Bragance et proclamait l'appartenance de Bahia à l'empire lusitanien et à la nation portugaise.

Quelques jours plus tard, le 18 février, elle adressait aussi une correspondance aux "Côrtes" de Lisbonne pour faire état de la nouvelle situation politique de Bahia et de son ralliement au mouvement portugais. En même temps, elle demandait l'expédition de troupes portugaises à Bahia pour soutenir ce régime révolutionnaire installé outre-mer mais toujours menacé par une action militaire hostile du gouvernement royal de Rio. Arrivée à Lisbonne le 15 avril 1821, ce document provoquera alors la plus vive émotion auprès des politiciens, des bourgeois et du peuple lisbonnais.

La régence du Royaume de Portugal s'est vite dépêchée d'organiser un premier détachement militaire qui sera expédié à Bahia: une division composée de deux bataillons d'infanterie et d'une compagnie d'artillerie nommée "Legião Constitucional Lusitana" - légion constitutionnelle lusitanienne⁵⁰. Les négociants lisbonnais, surtout ceux qui représentaient les maisons mères et les maisons associées ou correspondantes de celles de Bahia, se sont vite mobilisés pour trouver les fonds nécessaires au financement de l'achat des armes et des munitions, aussi bien que pour tous les autres besoins de cette expédition⁵¹.

Aux "Côrtes" réunies à Lisbonne, la réception des nouvelles sur la révolution de Bahia ne pouvait être plus chaleureuse. Le 16 avril 1821, la correspondance expédiée par la junta de Bahia fut présentée à l'assemblée portugaise, réunie au grand complet, par le ministre de la marine et d'outre-mer qui lut alors le manifeste de

l'adhésion bahianaise. Tout de suite après cette lecture, le député Fernandes Thomaz, le plus charismatique parmi les leaders de la révolution portugaise, encore malade, se leva et s'écria avec émotion: - Vivam os Baianos! (vive les Bahianais) et après lui tous les députés et les galeries pleines de monde se mirent à crier aussi⁵². Ils célébrèrent très justement le triomphe de la révolution libérale portugaise au Brésil car ils étaient persuadés que l'adhésion de Bahia déclencherait un processus d'adhésions successives des autres capitaineries brésiliennes à leur cause et constituerait l'argument décisif qui persuaderait le roi Jean VI d'accepter la souveraineté populaire, représentée par l'assemblée.

La reconnaissance des "Côrtes" ne tarda pas. Le 18 juillet, la junta de Bahia recevait l'extrait d'une décision de cette assemblée validant tous les actes pratiqués jusqu'alors et autorisant cette junta à prendre toutes les mesures nécessaires au maintien du régime constitutionnel, avec le pouvoir de renvoyer et de punir des fonctionnaires, de concéder des grades militaires et d'augmenter leurs soldes, d'annexer des territoires et d'établir des rapports directs avec les provinces brésiliennes. Dans ce même document, il était dit aussi que la junta devait continuer à envoyer des comptes-rendus et de la correspondance officielle à Lisbonne, le seul siège de la monarchie portugaise, sans aucune ingérence du gouvernement de Rio de Janeiro.

Fort de ses appuis internes⁵³, la junta s'est attribuée alors un rôle de contre-pouvoir au roi, autrement dit, de capitale du régime, mise en place par l'assemblée constituante de Lisbonne, avec l'intention manifeste de rallier toutes les autres provinces du Royaume du Brésil à la cause de la constitution. Elle s'est donc dotée d'un secrétaire des affaires étrangères, le libéral Lind.

Coutinho, et a développé une vraie politique extérieure de république indépendante.

Le premier souci fut la définition d'un territoire. Assurée du contrôle sur son propre territoire, la junta a vite pris des mesures pour récupérer l'ancien territoire de Sergipe d'el Rey, récemment détaché de Bahia⁵⁴. Sous le prétexte de faire jurer la constitution portugaise aux autorités locales, la junta expédia, le 3 Mars 1821, un détachement militaire fort de 200 hommes sous le commandement du colonel Bento da França Pinto de Oliveira qui réussit à remettre ce territoire sous contrôle bahianais. Un autre revendication territoriale concernait le contrôle des deux rives du grand fleuve S. Francisco, chemin traditionnel qui reliait les provinces du nord à celles du Sud depuis trois siècles⁵⁵.

Un deuxième trait de cette nouvelle politique bahianaise fut la recherche d'une position de prééminence dans l'ensemble de l'Amérique portugaise. Si Rio était la capitale de la monarchie absolue, Bahia serait celle de la constitution. Investi du mandat de délégué du pouvoir constitutionnel installé à Lisbonne, la junta s'adressa au gouverneur du Maranhão, Bernardo da Silveira Pinto da Fonseca et au gouverneur du Pernambouc, Luiz do Rego Barreto. Quelques mois plus tard, la junta de Bahia expédiait un détachement militaire pour aider ce gouverneur du Pernambouc à étouffer une rébellion dans la ville de Goyana⁵⁶.

Le troisième trait de cette politique était son hostilité à l'égard du gouvernement de Rio. En réponse à la correspondance expédiée par la junta de Bahia, le gouvernement de Rio avait riposté par le décret royal du 18 Février d'après lequel les provinces du Royaume du Brésil ne pouvaient pas s'incorporer au mouvement constitutionnel portugais en raison des spécificités des "localités" et des "peuplements". Il était donc décidé

que serait créée une commission spéciale à Rio de Janeiro: elle serait chargée de recevoir des suggestions pour un règlement spécifique qui serait soumis à l'appréciation du Roi.

La réaction du pouvoir établi à Bahia fut unanime et violente. La junte provisoire et le conseil municipal proclamèrent leur refus à l'égard de ce décret. Dans l'acte signé le 21 mars 1821, ils se sont prononcés pour l'utilisation de toutes leurs forces pour assurer l'application de la future constitution portugaise sur l'ensemble du territoire de l'empire. Cette décision équivalait à une rupture totale avec Rio. A partir de cette date, les autorités successives de Bahia se sont refusées à accepter des décisions, des nominations de fonctionnaires et de commandants militaires. De même, ces autorités se sont continuellement refusées de remettre au gouvernement royal toute somme correspondant à des taxes ou à des impôts⁵⁷.

La stratégie de la junte était donc de flotter entre Rio et Lisbonne, tout en proclamant son adhésion à la future constitution de l'empire et, en même temps, en jouissant d'une totale indépendance pour se livrer au commerce avec tous les ports atlantiques et, en particulier, pour intensifier les activités de trafic d'esclaves, surtout dans la zone de prohibition au nord de l'Equateur où les prix étaient tombés jusqu'à 250 Francs par tête⁵⁸.

De février 1821 à juillet 1823, la ville de Bahia, tel un municipe italien, vivra une période d'autonomie politique. Pendant cette courte vie autonome, elle connaîtra trois périodes fort distinctes:

a) La première va de février à novembre 1821, quand se produit entre les Bahianais et les Portugais, le premier affrontement militaire et populaire qui va mettre un terme au gouvernement d'union des élites locales.

b) La deuxième période va jusqu'au coup d'état intervenu le 20 février 1822. Par ce coup d'état, le général Madeira de Mello s'empara du commandement des armées de la Province et obligea les autorités civiles soit à l'exil, soit à l'impuissance. Pendant cette période, toutes les forces politiques représentant les hauts rangs de la société de la province siégeaient encore dans la cité de Bahia, malgré la dispute sans merci livrée entre le "parti des eaux", négociants en tête, et le "parti des terres" dirigé par les notables du fond de la baie.

c) La troisième période, du 20 février 1822 au 2 juillet 1823, se termina lors de l'entrée en ville des troupes obéissant à l'empereur de Rio - c'est le siège de la ville.

Comment la cité de Bahia a-t-elle usé de son autonomie?

Ville bicéphale, point d'entrelacement entre deux mondes, obéissant de droit à deux royaumes, au moment même de l'éclatement de l'empire portugais, elle plongea dans une longue période de désordre social. Les dynamiques divergentes qui se sont installées entre les deux mondes ont déchiré un tissu social composé par la juxtaposition de groupes trop opposés par leurs intérêts économiques, leurs projets d'avenir, leurs origines nationales, leurs cultures, la couleur de leur peau, et leurs perceptions de la ville et du pays.

L'affaire Caille

Une question divisait la cité des eaux: quel serait le nouveau pacte économique adopté par les "Côrtes"?

Tandis que le projet politique d'une fédération plaisait à tous les esprits, l'idée de l'union économique avec le Portugal était, lui, une pomme de discorde. Des bruits venus de Lisbonne rendaient compte de mesures qui étaient en train d'être adoptées par les "Côrtes" contre la liberté commerciale de la nouvelle république⁵⁹. La vraie question était de savoir comment résister au protectorat anglais, établi par le traité honni de 1810; la reconstruction de la marine marchande portugaise allait imposer de lourdes pertes aux bahianais. L'ensemble de ces mesures constituait, en fait, un projet qui faisait payer au Brésil, le développement du Portugal⁶⁰.

Le nouveau "pacte colonial" comportait les points suivants:

a) Toute navigation entre le Brésil et le Portugal serait considérée comme navigation de cabotage et tout transport transatlantique serait fait sur des navires battant pavillon portugais.

b) Le Brésil serait obligé de consommer le vin, le vinaigre et le sel du Portugal.

c) Les ports de sortie pour les produits brésiliens d'exportation devaient être obligatoirement ceux du Portugal⁶¹.

Le débat passionné autour de ces questions peut être bien illustré par l'"affaire Caille"⁶². Caille est l'auteur d'un opuscule qui présentait six propositions parmi lesquelles, la première disait:

"Que le Portugal, dans son état actuel, ne peut absolument point se passer du Brésil, tandis que le Brésil ne relève au contraire pas le moindre avantage de son union avec le Portugal."

L'auteur essayait de démontrer sa proposition par trois ordres de raisonnements. D'abord, il constatait l'inexistence d'une industrie portugaise ce qui faisait de ce pays un intermédiaire de trop, entre le Brésil et les pays européens exportateurs de produits manufacturés. Les seuls produits du Portugal, le vin le sel et le vinaigre, avaient leur place sur les marchés brésiliens grâce aux mesures protectionnistes dont ils bénéficiaient. En second lieu, il démontrait que le Brésil aurait pu accéder à des marchés plus intéressants formés par des pays fournisseurs de produits manufacturés, ne disposant pas de colonies, ne pouvant donc pas compter sur une offre protégée de produits tropicaux. Il les citait: les Etats Unis d'Amérique, l'Allemagne, la Suède, la France. En troisième lieu, il soutenait que le seul produit intéressant que le Portugal apportait au Brésil était l'immigrant Portugais et, là encore, il serait souhaitable de le remplacer par des colons Allemands, Suisses, Anglais, Irlandais, Danois, Suédois et Français⁶³.

Les Portugais de Bahia ont riposté avec passion aux propos de celui qu'ils traitent de "mauvais Portugais". Dans sa réponse à cette proposition un auteur portugais bahianais, resté anonyme, développait un programme économique des "praistas"⁶⁴ qui ne manquait pas de réalisme.

Au premier paragraphe, le contestataire plaidait en faveur de la corporation commerciale de Bahia, menacée par la concurrence étrangère. Il s'apprêtait donc à dresser un sombre bilan de la liberté de commerce vécue par les gens de l'Amérique Portugaise depuis 1808.

D'après lui, le seul grand résultat de l'ouverture des ports brésiliens avait été la destruction de la marine marchande portugaise transatlantique et la sérieuse menace pesant encore sur la navigation de cabotage. De la mêlée d'adjectifs patriotiques et d'injures, adressées aux traîtres et aux étrangers, émergeait l'affirmation que les "fils de la terre" du Brésil n'étaient pas capables d'exercer toutes les opérations et métiers d'intermédiaires commerciaux et financiers; sans la corporation commerciale portugaise, ils finiraient par tomber dans un état de soumission à l'égard des étrangers⁶⁵.

La virulence du discours contre les étrangers visait ouvertement l'Angleterre accusée de s'allier avec des mauvais Portugais pour s'emparer du Brésil, alias, "a nossa terra" - notre terre à nous. La xénophobie justifiait alors la contre-proposition d'un seul peuple, d'un seul royaume et d'une seule famille. Dans une telle conception, l'océan Atlantique ne serait qu'une mer intérieure par laquelle se ferait une navigation de cabotage.

Au troisième paragraphe, le "praista" reconnaissait l'inexistence de fait d'une industrie portugaise, ce qui prouvait l'échec des gouvernements et l'action des puissances étrangères. Le plus curieux dans ces raisonnements est la tentative de convaincre les "fils de la terre" que le rétablissement du monopole portugais sur le commerce brésilien aboutirait, en fin de compte, au développement de l'industrie au Portugal. Si les Brésiliens étaient aussi de bons Portugais, pourquoi donc ne pas financer volontiers l'industrialisation des frères européens plutôt que de se laisser dévaliser par les Anglais? Ainsi pensait la "Praia".

Finalement, à propos de l'immigration, il réaffirmait le droit prioritaire des Portugais de venir au Brésil, leur

terre à eux aussi, mais jamais à titre de colon, c'est à dire de travailleur immigré. Le Brésil restait toujours dans l'imagination de cet auteur, la terre de la fortune, de l'enrichissement et jamais la terre du travail. Dans ce projet "praista", il y avait tout de même une place pour les colons européens: dans les contrées les plus insalubres à l'intérieur du Brésil⁶⁶.

Les nouvelles de Lisbonne arrivèrent dans un climat social rendu orageux par ce débat et prenaient en compte une tendance de Lisbonne plutôt favorable aux propositions les plus radicales, à l'exemple de celles qui ont été exposées dans les "Responses" à l'opuscule de Caille.

Les portes fermées

En ce qui concerne l'exclusivité des exportations des produits de la terre, la réaction des maîtres de moulin à sucre - les grands exportateurs bahianais de l'époque - n'était pas si énergique qu'il le paraît. Le sucre bahianais était déjà difficile à placer sur les marchés internationaux en raison de la concurrence que lui faisaient les sucres venus des Antilles, des Indes, et même ceux du Pernambouc, considérés de meilleure qualité. Le rétablissement du monopole obligerait, au moins, la corporation commerciale portugaise à racheter la production locale, en paiement des dettes accumulées, récolte après récolte, comme c'était l'habitude⁶⁷. Sur ce point, un accord au sein des "Cortes" n'était pas exclu avec les députés bahianais prêts à prendre la route vers Lisbonne.

Cependant, les mesures tendant à rétablir, directement ou indirectement, l'exclusivité des importations, provoquèrent la plus vive réaction parmi certaines couches sociales de la cité, dont celles que les

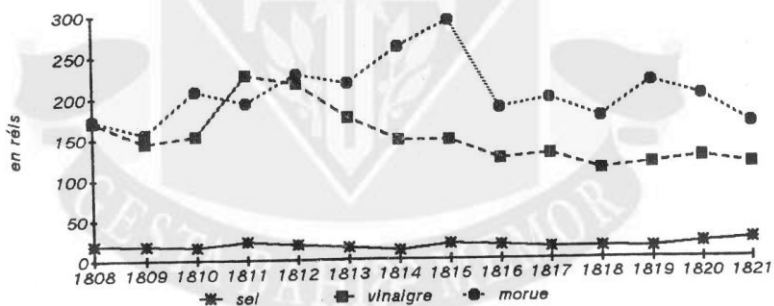
Portugais se refusaient de voir, d'écouter et de reconnaître.

La liberté des importations avait entraîné naturellement la constitution d'un marché de produits de luxe pour les groupes les plus aisés de la ville et de l'intérieur du pays. A leurs yeux, les Portugais ne réussiraient jamais à alimenter leurs besoins en variété et en qualité. Le système prévu était donc inutile et inopérant. On disait que dans les projets en cours à Lisbonne, il y avait tout de même une porte ouverte pour l'importation des produits étrangers surtaxés à destination des riches producteurs de sucre, qui payeraient ainsi à la fois leur goût du luxe et leur contribution à la régénération de la gloire de l'empire. Mais cette ouverture théorique s'annulait par la dernière proposition d'établir le monopole portugais le plus strict sur les importations brésiliennes de vin et de sel.

Le vin et le sel jouaient un rôle très spécial dans le système de transport maritime de l'époque. Le chargement d'un navire était pour moitié formé de vins, dont le fret couvrait déjà une grande partie des frais de l'armement: il devenait très facile pour l'armateur de le compléter soit par ses propres produits, soit par des produits de la cueillette, soit avec des savons, des pâtes d'Italie, des fruits secs, etc... Il devenait alors facile, aussi, pour les fabricants et les vendeurs de pacotille de joindre à ces chargements des caisses de soieries et bien d'autres articles de luxe très recherchés au Brésil par les familles riches du pays⁶⁸. Etant donné que la même pratique était extensible au sel, le monopole sur ces deux produits ne rendait rentables les traversées de l'Atlantique que sur des navires portugais. Sinon, ce cas les maîtres de moulin risqueraient fort d'être privés de leurs soieries.

Ce que les Portugais ne voyaient point, c'était l'importance d'un marché de consommation urbaine dans lequel intervenaient des couches sociales très variées y compris celle des esclaves salariés. Pour eux, de la liberté des importations avait résulté le réel abaissement des prix de plusieurs produits de consommation courante. Si nous prenons en considération les variations des prix de quelques produits alimentaires originaires de l'étranger tels que la farine de blé, la morue, l'huile d'olive, le vinaigre et le sel, il est évident que tous ces produits ont montré une tendance à la baisse ou bien se sont maintenus à des niveaux inférieurs aux prix pratiqués avant 1808 (cf. ci-dessous).

1. Prix des denrées importées
Bahia. 1808/1821

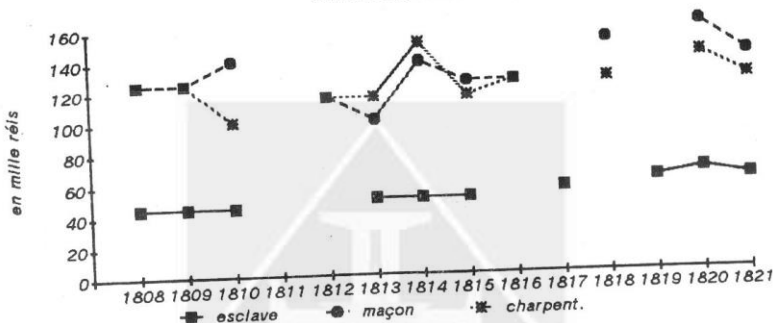


Source: Katia M. de Queirós MATTOSO. Au Nouveau Monde: Une Province d'un Nouvel Empire: Bahia au XIXe siècle. Thèse pour le Doctorat d'Etat. Université de Paris Sorbonne (Paris IV), 1986. pp.448/449.

En effet, dans cette conjoncture, l'ouverture des importations des produits alimentaires de consommation courante, aurait joué un rôle modérateur des prix internes des produits alimentaires, très souvent poussés à la hausse en raison de divers ordres de facteurs dont les plus importants étaient l'incidence des sécheresses sur les récoltes agricoles et la diminution de l'aire occupée par les cultures alimentaires, due à la concurrence faite par la culture de la canne à sucre dans

les périodes d'augmentation du prix de ce produit sur les marchés internationaux⁶⁹. L'expansion économique vécue par les provinces brésiliennes du Royaume du Brésil aurait produit ses fruits en ce qui concerne l'amélioration des salaires des employés et des artisans urbains⁷⁰.

2. Salaires annuels d'artisans
Bahia. 1808/1821



Source: Katia M. de Queirós MATTOSO. Au Nouveau Monde: Une Province d'un Nouvel Empire: Bahia au XIXe siècle. Thèse pour le Doctorat d'Etat. Université de Paris Sorbonne (Paris IV), 1986. p.418.

La population urbaine avait de justes raisons pour craindre le renforcement du monopole déjà insupportable exercé par les commerçants portugais sur la vente au détail des denrées alimentaires. A partir du moment où le monopole sur les importations serait rétabli, cela entraînerait certainement la dégradation de leur condition de vie⁷¹.

Il est donc facile de comprendre la ferme opposition menée par les couches moyennes et populaires⁷² au rétablissement des barrières douanières pour les produits étrangers. L'attitude tiède des maîtres de moulin à sucre et l'adhésion enthousiaste des commerçants et négociants portugais se comprend aussi. Le "pain-quotidien" séparait définitivement les habitants de la cité⁷³.

NOTES

1 - C'est ainsi que le consul de France à Bahia, M. Guinebaud, rapporta à son ministère l'arrivée, par voie maritime, du fléau d'une révolution européenne qui aurait dû ouvrir une longue saison de changements à Bahia.

M.A.E./CCC. Consulat de Bahia. Jacques Guinebaud. 20.XII.1820. Fols.85/86.

2 - Certains témoignages, celui du consul français Guinebaud, par exemple, y voient l'aboutissement d'une longue action de prosélytisme menée par les libéraux à partir du Portugal. M.A.E. Mémoires et Documents. Brésil. Vol. I. 1814/1829. Guinebaud. "Mémoire sur la situation actuelle du Brésil dans ses rapports politiques et commerciaux avec l'Europe et spécialement avec la France. 1825. Fols. 207/237.

3 - Il est certain que ces clubs secrets, bien au-delà de la simple propagande politique, ont dû jouer le rôle créateur d'une idéologie particulière aux élites brésiliennes par l'adaptation d'un corps des idées libérales, en vogue à l'époque à leurs intérêts. Carlos Guilherme MOTA. Nordeste 1817. São Paulo, Perspectiva, 1972 et F.W.O. MORTON. The conservative revolution. University of Oxford, Thèse, 1974.

4 - Ce sentiment correspond à la grande frustration des notables brésiliens qui ont tout fait pour être admis dans les hauts rangs de la bureaucratie royale lors de l'arrivée de la Cour portugaise à Rio, en 1808. Malgré la fréquentation de la Cour de São Cristovão aucun brésilien n'accédera aux postes de commandement de l'armée, aussi bien qu'à ceux de l'administration civile. De même, la distribution des titres honorifiques, cette espèce de compensation prestigieuse de l'écartement des postes de pouvoir, a été très limitée. Aucun brésilien a accédé à un vrai anoblissement: pour eux leur étaient réservés quelques diplômes des ordres honorifiques. Raimundo FAORO. Os Donos do Poder. Op. cit. Vol I, pp. 258/259.

5 - D'ailleurs, pour les libéraux portugais, ce royaume uni ne représentait qu'une distinction honorifique attribuée à une province d'outre mer, dont l'artifice ne profitait qu'aux adulateurs de l'entourage du prince. Manuel Emilio GOMES DE CARVALHO. Os

deputados brasileiros nas Cortes de Lisboa. - Brasilia, Senado Federal, 1979, pp. 131.

6 - Si l'historien "bahianophile" José Honorio Rodrigues avait consulté d'anciens dictionnaires de la langue portugaise tels que ceux de Bernardo de Lima Bacellar (1783), du père D. Raphael Bluteau, ou celui d'Antonio Moraes e Souza dans les premières éditions de 1789 et 1813, il aurait certainement compris que la notion de patrie était à l'époque, trop attachée au lieu de naissance et de résidence, à la différence de la notion de "nation" dont la signification contenait l'obéissance à un système politique donné, un royaume par exemple. Pour les gens de Bahia, comme d'ailleurs pour ceux de Pernambouc ou du Para, leur première identification était toujours avec leur "patrie". Etre brésilien ne voulait rien dire d'autre qu'être partisan du gouvernement du Royaume du Brésil dont le siège est à Rio. Il faut remarquer qu'à la même époque le mot "républicain" avait pour synonyme "pernamboucanais", et pour cela il y avait à Bahia un parti "pernamboucanais" opposé au parti de Rio. S'il avait eu ces éclaircissements l'auteur aurait épargné à ses lecteurs de l'écouter pérorer contre la "trahison des Bahianais", pour ce qui n'était qu'un sentiment d'attachement à leur pays. José Honorio RODRIGUES. Independencia. Rio, Francisco Alves, 1975, Vol. III. pp. 191 à 233.

7 - Se dessinaient déjà quatre projets politiques pour l'avenir de l'empire portugais:

1) la province du Para s'est vite fait annexer comme une province d'outre mer du Royaume du Portugal dès le 1er Janvier 1821;

2) parmi les élites de Bahia l'idée prédominante était celle d'une monarchie constitutionnelle dont le siège serait à Lisbonne fédérant des "républiques marchandes" indépendantes, dont les points caractéristiques seraient: union politique, autonomie administrative et liberté économique;

3) les élites de Pernambouc étaient fermement convaincues d'un projet républicain, à l'exemple des Etats Unis de l'Amérique du Nord, sans aucun rapport ni avec Lisbonne ni avec Rio de Janeiro;

4) à São Paulo était en cours une consultation auprès des conseils municipaux des villes de la capitainerie qui aboutira à un projet politique devenu majoritaire dans toutes les capitaineries du centre-sud, centré sur la totale autonomie politique, administrative et économique du Royaume du Brésil en tant qu'état indépendant, qui exercerait sa souveraineté sur tout l'ensemble des domaines de l'empire portugais en Amérique: les deux royaumes, le Brésil et le Portugal, garderaient les Bragances comme dynastie régnante dans un système de simple union personnelle.

M.A.E./CCC. Consulat de Bahia. Vol. I, fol.167. Dépêche de J.Guinebaud. Bahia, 6.X.1821. Fol. 167. Manoel Emilio GOMES DE CARVALHO. Op. cit. pp. 129 et 130.

8 - Antonio MONIZ DE SOUZA. Viagens e observações de um brasileiro... Rio de Janeiro, 1834. pp. 120 et 121.

9 - Cet esprit de bienveillance a été vite remplacé par un esprit d'abandon et d'humiliation. La mère patrie est devenue alors marâtre. Antonio MONIZ DE SOUZA. Ibidem. Xavier MARGUES. Ensaio historico sobre a Independencia. São Paulo/Brasilia, IBRASA/MEC, 1977. pp. 77 à 86.

10 - Un des mot-force de ce mouvement révolutionnaire portugais était la régénération prise comme synonyme de rétablissement de la puissance d'un empire portugais mourant, donc dans un vrai sens de restauration.

11 - CAMARA DOS DEPUTADOS. Documentos para a Historia das Côrtes Geraes da Nação Portuguesa. Lisboa, Imprensa Nacional, 1833. Tomo I. 1820/1825. pp. 119 à 121.

12 - On y trouve dans la bouche de ces libéraux un bel argument à la Locke: le droit de rébellion. En fait ce qui était dit caractérisait la rupture d'un contrat entre le roi absolu, responsable de la sécurité et de la prospérité de ses sujets, et son peuple, qui lui avait tout cédé et, malgré sa soumission et fidélité, s'était trouvé seul à la merci de tout espèce de danger et de souffrance.

13 - Est cité explicitement le traité signé par le roi avec l'Angleterre en 1810, par lequel il a été accordé aux britanniques des privilèges de commerce avec le Brésil.

14 - Il y a dans ce manifeste la mention explicite à une migration massive de la population portugaise vers le Brésil, au point de vider les campagnes et faire baisser la production agricole.

15 - En 1815 arrivait au Brésil la Division des Volontaires du Roi, fort de 10.000 hommes, sous le commandement du lieutenant-général Carlos Frederico Lecor. Ces troupes se sont réunis aux 5.000 brésiliens cantonnés au Rio Grande do Sul, sous le commandement du général Joaquim Xavier Curado. Ces forces ont été les responsables de l'occupation de l'Uruguay. José Honorio RODRIGUES. Op. cit. p. 46.

16 - Pandia CALOGERAS. Formação Histórica do Brasil. São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1967, pp. 73 / 79.

17 - CAMARA DOS DEPUTADOS. Côrtes Geraes da Nação Portuguesa. Op. cit. pp. 120 / 121.

18 - Se retrouvent, à peu près, le même ordre de doléances à propos de la permanence du roi Jean au Brésil et des problèmes que posait la place occupée par ce royaume en tête de l'empire portugais dans une lettre adressée au roi par un citoyen portugais, en mai 1818. Dans cette lettre il peint de couleurs dramatiques la situation des militaires et des petits fonctionnaires du royaume du Portugal. Cela éclaire la forte rancune populaire anti-brésilienne du côté européen de l'empire. BIBLIOTECA NACIONAL DO RIO DE JANEIRO. Carta de um fiel vassalo a el-Rei D. João VI, relatando o estado do reino de Portugal sob o governo regencial e pedindo a volta de S.M. Mayo de 1818. In: Documentos para a Historia da Independencia. Vol. I. Lisboa/Rio de Janeiro, 1923. pp. 5/7.

19 - Le commerçant français L.F. de Tollenare décrit cette course de "toros" dans une lettre datée du dimanche 5 octobre 1817. TOLLENARE. Notas Dominicais. Salvador, Livraria Progresso, 1956, pp. 320 à 323.

20 - Sebastião Pinheiro FERREIRA. Estado Político do Brasil. In Biblioteca Nacional do Rio de Janeiro. Documentos para a Historia da Independencia. Vol. I. Lisboa/Rio de Janeiro, Oficinas Graficas da Biblioteca Nacional. 1923. pp. 39 à 43.

21 - Idem.

22 - Idem, p. 39.

23 - Cette vision limitée aux personnages haut placés des sociétés brésiliennes se retrouve dans d'autres témoignages d'étrangers au Brésil: une petite société d'origine portugaise distinguée, qui se superposait à un pêle-mêle chaotique de gens de couleur, ignorants et incapables d'un simple raisonnement politique intelligent, qui eux, à leur tour, étaient placés au-dessus d'une masse menaçante de sauvages esclaves. Cette vision est reproduite dans des textes comme celui de OLIVEIRA LIMA (O Movimento da Independencia, 1ère édition, São Paulo, 1922. Réédition, Belo Horizonte, Itatiaia: São Paulo, EDUSP, 1989) et devient déjà classique chez les historiens les plus importants de diverses tendances. Faute de trouver une classe "révolutionnaire" populaire, certains auteurs comme Florestan FERNANDES, par exemple (A revolução burguesa no Brasil, Rio de

Janeiro, Zahar Editores, 1975. pp. 31/85) développent des analyses qui portent sur l'action des propriétaires ruraux devenus les démiurges de la nation brésilienne. D'autres auteurs comme MORTON (op.cit.) trouvent même l'expression ambiguë "révolution conservatrice" pour dorer le blason des maîtres de moulin de Bahia.

24 - M.A.E./CCC.Consulat de Bahia. Dépêche de J.Guinebaud. Bahia. 20.XII.1820. Fols. 85/86.

25 - M. Silvestre Ferreira, le comte de Palmela, était si impressionné des états d'âme qu'il avait constaté chez les notables de Bahia qu'il déconseillera le roi, en mai 1821, de faire escale à Bahia lors de son voyage de retour au Portugal. BIBLIOTECA NACIONAL DO RIO DE JANEIRO. Documentos para a Historia da Independencia. Rio de Janeiro, BN, 1923, Vol. I, pp. 12 à 14.

26 - Le consul français remarquait le 20 décembre 1820:

"Les Douanes et les administrations entrent aujourd'hui en vacances jusqu'au 10 Janvier. Cette époque est un temps de licence pour le peuple et les nègres. Il est à craindre qu'ils n'en abusent."

Idem.

Habituellement se répandaient des bruits de "alevantes" (soulèvements) d'esclaves pendant les fêtes religieuses les plus fréquentées par la population libre. En 1831 le consul de France à Bahia, M. Mareschall.(M.A.E. /CCC Consulat de Bahia. 1831) enregistre aussi des craintes pareilles et en 1835 la grande rébellion musulmane éclatera aussi un jour de fête. João José REIS. A Rebelião escrava no Brasil. São Paulo, Brasiliense, 1986.

27 - Dans sa dépêche du 11 janvier le consul français complète son analyse:

" On a beaucoup parlé, mais généralement on remarque, même parmi les plus ardents partisans d'un changement, plus de tranquillité et de soumission pour le parti qui pourra adopter le roi. Ce changement de disposition est dû à la crainte qu'inspirent les nègres et mulâtres libres qui ont déjà manifesté un esprit de désordre, qui doit inquiéter les propriétaires et les négociants."

M.A.E. /CCC Consulat de Bahia. 11.I.1821.

28 - cf. Chapitre 2, note 69..

29 - L'esprit d'apaisement général fut rompu à la suite des nouvelles de Rio d'après lesquelles serait nommé un nouveau gouverneur, le comte Vila Flor, considéré par les bahianais comme étant très jeune et dont le caractère violent était connu de tous. Cela a été dit au roi dans une lettre adressée à l'occasion de la constitution de la junte provisoire de gouvernement à Bahia. Vanderlei PINHO. A Bahia. 1808/1856. História Geral da Civilização Brasileira. São Paulo, DIFEL, 1964, Tomo 2, vol. II, p. 224.

30 - Ignacio ACCIOLI. Memórias Historicas e Politicas da Bahia. Bahia, Imprensa Official, 1931. Vol. III. p. 268.

31 - Braz do AMARAL. História da Independência na Bahia. Salvador, Progresso, 1957. pp. 19 à 22.

32 - Luis Henrique DIAS TAVARES. A Independência do Brasil na Bahia. Rio, Civilização Brasileira, INL. 1977. p. 30.

33 - Francisco Marques de GOES CALMON. Vida economico-financeira da Bahia. Salvador, CPE, 1978, pp. 40 et 41.

34 - Un esquisse de biographie et un bilan de l'action du gouvernement du comte d'Arcos à Bahia a été fait par Waldemar MATTOS dans son ouvrage Panorama econômico da Bahia, 1808/1860. Salvador, ACB, 1961. Chapitre III, pp. 41 à 53.

35 - Parmi les plus exaltés des conspirateurs se trouvait Felisberto Gomes Caldeira, son cousin, devenu le commandant militaire le plus important des radicaux pendant la guerre d'Indépendance.

36 - L'historien bahianophile l'accuse d'être le plus Portugais des Brésiliens à son époque, un des plus grands traîtres du Brésil. José Honorio RODRIGUES. Op. cit. p. 196.

37 - Un de ses descendants portugais, Antônio d'Oliveira PINTO DA FRANÇA a édité sa correspondance privée sous le titre: Cartas baianas, 1821/1824. São Paulo, ED. Nacional, 1980.

38 - Pour mieux comprendre son rôle dans cette dernière révolution, il faut consulter Paulo Cesar SOUZA. A Sabinada. São Paulo, Brasiliense, 1987.

39 - L'historien MORTON The conservative revolution. pp. 237/238 considère la mort de ce militaire, ancien conspirateur comme une ironie de l'histoire et essaie d'expliquer pourquoi il s'est rangé.

du côté absolutiste, par une certaine absence de position politique au moment de l'événement et par une préoccupation de carrière militaire. En fait, nous croyons qu'ici s'applique plutôt une explication plus générale avancée par MAXWELL: Le comte d'Arcos aurait exercé un rôle d'apaisement vis-à-vis de l'élite coloniale qui avait montré son mécontentement par des conspirations comme celle des "mineiros" en 1789 et celle de Bahia en 1798. Ce militaire serait alors l'un de ces "apaisés" par le despotisme éclairé du comte.

40 - Les hiérarchies de cette population portugaise occupée par le commerce ont été étudiées par Tania Penido MONTEIRO. Portugueses na Bahia na segunda metade do século XIX. Porto, Secretaria de Estado da Emigração, 1985. Il faut consulter aussi Lenira MARTINHO. Organização do trabalho e relações sociais no interior das firmas comerciais do Rio de Janeiro na primeira metade do século XIX. São Paulo, USP, 1977.

41 - Plusieurs références à ce groupe radical se trouvent au long des lettres écrites par Maria Barbara, épouse de Luis Paulino d'Oliveira França. Antônio d'Oliveira PINTO DA FRANÇA. Cartas baianas, 1821/1824. São Paulo, ED. Nacional, 1980.

42 - Dans une lettre adressée à son père Luis Paulino en février 1823, le colonel Bento Pinto da França traite Madeira d'animal. Antonio d'Oliveira FRANÇA. Cartas baianas. Op. cit. p. 98.

43 - Cf. Note 7.

44 - L'historien anglais John Armitage reproduit dans son ouvrage les clichés courants dans une géographie culturelle de l'époque:

"Il vaudrait la peine de noter que les habitants de Bahia sont généralement réputés être les plus intelligents du Brésil, ceux de Pernambouc les plus ardents et indépendants de caractère, ceux de Minas les plus pacifiques et travailleurs et ceux de São Paulo les plus persévérants."

John ARMITAGE. Historia do Brasil. Rio de Janeiro, Liv. Ed. Zelio Valverde, 1943, p. 27.

45 - Dans plusieurs dépêches, le consul français Jacques Guinebaud constate cet esprit des riches bahianais cultivés, fort attirés par l'idée d'une république autonome, dans le sens des expériences des républiques aristocratiques italiennes.

46 - Même la population libre de couleur n'était pas totalement exclue de cette représentation. Dans un certain sens, le général Manoel Pedro, tout en jouant le rôle de porte parole des libéraux les plus exaltés, était en condition d'assurer une voie de communication entre cette population urbaine en "état d'alerte" et le nouveau pouvoir. Le côté tragique de l'histoire était l'absolu isolement de ce personnage de tous les enjeux, peut être déjà en raison de sa maladie. Le peuple, alors, avait justement le fou pour représentant.

47 - Après le paiement des soldes et des étapes - les dépenses d'alimentation de la troupe - la junta a décidé l'augmentation générale des soldes des troupes locales par le décret du 16 Février 1821. Ensuite, les maisons de commerce portugaises installées à Bahia, après le paiement des troupes, se sont organisées pour financer les dépenses générales de cette junta bahianaise. Ce gouvernement provisoire pouvait alors compter sur l'appui total de ceux qui tenaient les cordons de la bourse à Bahia. Ignacio ACCIOLI. p; cit. p. 280.

48 - Malgré l'absence de personnages hauts placés dans la hiérarchie religieuse parmi les signataires des manifestes et des proclamations, était remarquable, au moins dans les premiers mois de la révolution, l'adhésion de quelques personnages importants du clergé. Mis à part le membre de la junta de gouvernement, nous trouverons en tête de file des révolutionnaires le prêtre Ignacio José de Almeida, rédacteur en chef du journal "Idade d'Ouro do Brasil", d'où il soutenait une violente campagne pour la défense de la révolution portugaise contre le gouvernement de Rio.

49 - Braz do AMARAL. Op. cit. pp. 47 à 49.

50 - Ce détachement militaire arrivera à Bahia le 23 Août 1821 (ACCIOLI. Op. cit. p. 280) et y jouera un rôle détonateur dans la grande explosion sociale qui fera voler en éclats le délicat équilibre fabriqué par les gens haut placés du pays. Il s'agit d'une troupe formée à Lisbonne par des soldats qui avaient participé à la révolution anti-absolutiste et, dans un certain sens, anti-brésilienne. Ces soldats gardaient l'esprit de la populace lisboïense hostile à tout ce qui se rapportait au Brésil et à la noblesse qui s'y était réfugiée. En ce qui concerne l'esprit des troupes, elles apportaient tout le malaise militaire exprimé dans les manifestes révolutionnaires. Cette troupe de mécontents, une fois arrivée à Bahia, constituera le bras armé des Portugais les plus exaltés contre tous les Bahianais.

51 - Braz do AMARAL. Op. cit. p. 51.

52 - Manoel Emilio GOMES DE CARVALHO. Os deputados brasileiros nas Côrtes de Lisboa. Senado Federal, Brasilia, 1979, p. 17.

53 - Pour bien démontrer l'appui de nombreuses couches de la société bahianaise, l'historien Accioli nous rapporte:

"En cette occasion 44 étudiants des divers cours de la capitale formèrent une compagnie de volontaires, avec l'autorisation de la Junte. Elle fut rattachée au corps d'artillerie sous le nom de "Minerva" et choisit parmi ses membres ses officiers: le capitaine Joaquim Manoel de Souza Coutinho, le 1^{er} lieutenant Manoel Coelho de Almeida Sande, et le 2^{ème} lieutenant Galdino Justiniano da Silva Pimentel."

ACCIOLI. Op. cit. p. 282.

54 - La capitainerie de Sergipe se situe au nord de celle de Bahia et son territoire est limité au nord par le fleuve São Francisco et au sud par le fleuve Real.

55 - Cette prétention serait reconnue par les Côrtes le 18 Juillet 1821. Le contentieux à propos du contrôle du fleuve S. Francisco continuera jusqu'après l'indépendance et en 1827, à l'occasion de la réorganisation territoriale de l'empire brésilien, la rive gauche de ce fleuve a été définitivement annexée au territoire soumis à l'autorité du gouvernement de Bahia.

56 - M.A.E. /CCC Consulat de Bahia, Septembre 1821.

57 - Ainsi le Consulat Français constatait l'indépendance bahianaise:

"Nous sommes depuis près de deux mois dans un état complet de rébellion contre le gouvernement que le Roi a laissé à Rio de Janeiro à la tête duquel se trouve le Prince Royal, en qualité de Régent du Brésil. Le gouvernement de Bahia a déclaré qu'il ne reconnaissait pas son autorité, et qu'il ne (illisible) que celui de Lisbonne lorsque la constitution l'aura définitivement organisé. C'est prendre du champ, on s'accoutume pendant ce temps à l'indépendance. Le Prince a demandé, à plusieurs reprises, de l'argent, on l'a refusé. Il a envoyé des militaires, pour prendre

certain commandements, on a refusé de les reconnaître. La Junta a pris toutes les précautions pour lier le peuple et l'armée à la cause."

M.A.E. /CCC Consulat de Bahia, Fol. 133.

58 - M.A.E. /CCC Consulat de , Fol. 135.

59 - Le 1^{er} Mai 1821 le consul français rendait compte à son ministre des préparatifs militaires dans la ville par crainte d'un blocus portugais avec le but d'imposer ses restrictions au commerce extérieur de la ville. M.A.E. /CCC 8 Mai 1821. Fol. 125/126.

60 - L'expression courante à l'époque était celle de "recolonisation" dans le sens d'un retour à la situation d'avant l'arrivée de la famille royale au Brésil, par la révocation des actes libérateurs de 1808 et 1814. Si on ajoute à ces mesures l'intention manifeste de démantèlement institutionnel du Royaume du Brésil, on aura tous les contours de cette recolonisation.

61 - Les débats au sein des "Côrtes" portant sur ces sujets ont été rapportés dans l'excellent ouvrage de GOMES DE CARVALHO, "Os deputados brasileiros nas Côrtes de Lisboa". Op. cit. .

62 - En Janvier 1821 est paru un opuscule anonyme en langue française sous le titre "Le Roi et la Famille Royale de Bragançe doivent-ils, dans les circonstances présentes, retourner en Portugal, ou bien rester au Brésil?". D'après l'information du ministre Thomaz Antonio au roi, son auteur présumé est un certain Caille. Il est spécialement remarquable que la réponse en portugais fut rédigée et imprimée à Bahia, à la typographie de la "Viuva Serva de Carvalho", où d'ailleurs était imprimé aussi le journal "Idade d'Ouro", organe radical portugais, en 1821, quand la discussion sur les projets de recolonisation étaient au plus chaud. Il n'en est pas moins vrai que ce texte a obtenu l'"imprimatur" de la commission de censure formée par des magistrats nommés par la junta de Bahia. Cette approbation ne lui accorde pas un caractère officiel, certes, mais prouve tout de même la sympathie que ces idées inspiraient aux dirigeants de cette province autonome de Bahia. BIBLIOTECA NACIONAL DO RIO DE JANEIRO. Documentos para a Historia da Independencia. Rio de Janeiro, Officinas Graficas da Biblioteca Nacional, 1923.

63 - Sur ce point, il est intéressant de noter l'expression d'un refus mutuel des populations brésiliennes et portugaises. Dans ce texte nettement anti-portugais, se trouve une idée force qui s'affirmera plus tard, tout au long du XIX^e siècle, celle du rôle

civilisateur, surtout en ce qui concerne le développement des arts mécaniques et industriels, que pourraient jouer en faveur des contingents d'immigrants européens, originaires de pays riches en activités manufacturières. Les Portugais constitueraient alors un contingent de "mauvais blancs" qui devraient être remplacés par des contingents de "blancs" porteurs de progrès. D'autre part, est reproduit dans ce texte l'un des arguments les plus courants des discours des radicaux portugais qui justifiaient une "recolonisation" du Brésil: l'esclavage avait corrompu la population blanche résidant au Brésil et pour cela il fallait une importation massive de colons européens. BIBLIOTECA NACIONAL DO RIO DE JANEIRO. Op. Cit. p. 202.

64 - Appellation par laquelle étaient connus les jacobins portugais à Bahia; les sympathisants du parti de la "Praia"- plage.

65 - Idem, p. 209.

66 - Idem, p. 211.

67 - F.W.O. MORTON. Op. cit. p. 189.

68 - M.A.E. Mémoires et Documents. Brésil. Vol.I, 1814/1829. Fol. 207. "Mémoire sur la situation actuelle du Brésil dans ses rapports politiques et commerciaux avec l'Europe et spécialement avec la France." par J.Guinebaud.

69 - L'analyse de la crise chronique des denrées alimentaires à Bahia, notamment la farine de manioc, a été faite par MATTOSO. Sociedade e conjuntura na Bahia nos anos de luta pela Independência. Universitas, Salvador. Separata. Nov/Dez. 1973. N° 15/16.

70 - Katia M. de Q. MATTOSO. Au nouveau monde: une province d'un nouvel empire: Bahia au XIX e siècle. Thèse d'Etat. Université de Paris Sorbonne. 1986. Annexes, pp. 445/47.

71 - Aussi bien que la hausse des prix des denrées alimentaires, une source de conflit entre une population urbaine native et une population portugaise était justement la spéculation sur les prix et sur la qualité des produits, pratiquée par les commerçants portugais. Ils profitaient alors du contrôle corporatif de leurs nationaux exercé sur cette branche d'activité pour pratiquer largement l'usure, jouant sur l'exiguïté des moyens de paiement, surtout la monnaie divisionnaire.

72 - Par "couches moyennes" nous entendons les membres des professions libérales et les employés de l'état, aussi bien civils que militaires. Aux couches populaires nous plaçons tous les travailleurs libres et affranchis, ainsi que tous les esclaves salariés.

73 - A "contrario" des interprétations plus courantes qui opposent les maîtres de moulin aux négociants portugais, le vrai différend opposait ce peuple urbain de Bahia aux métropolitains.



FUNDAÇÃO PEDRO CALMON